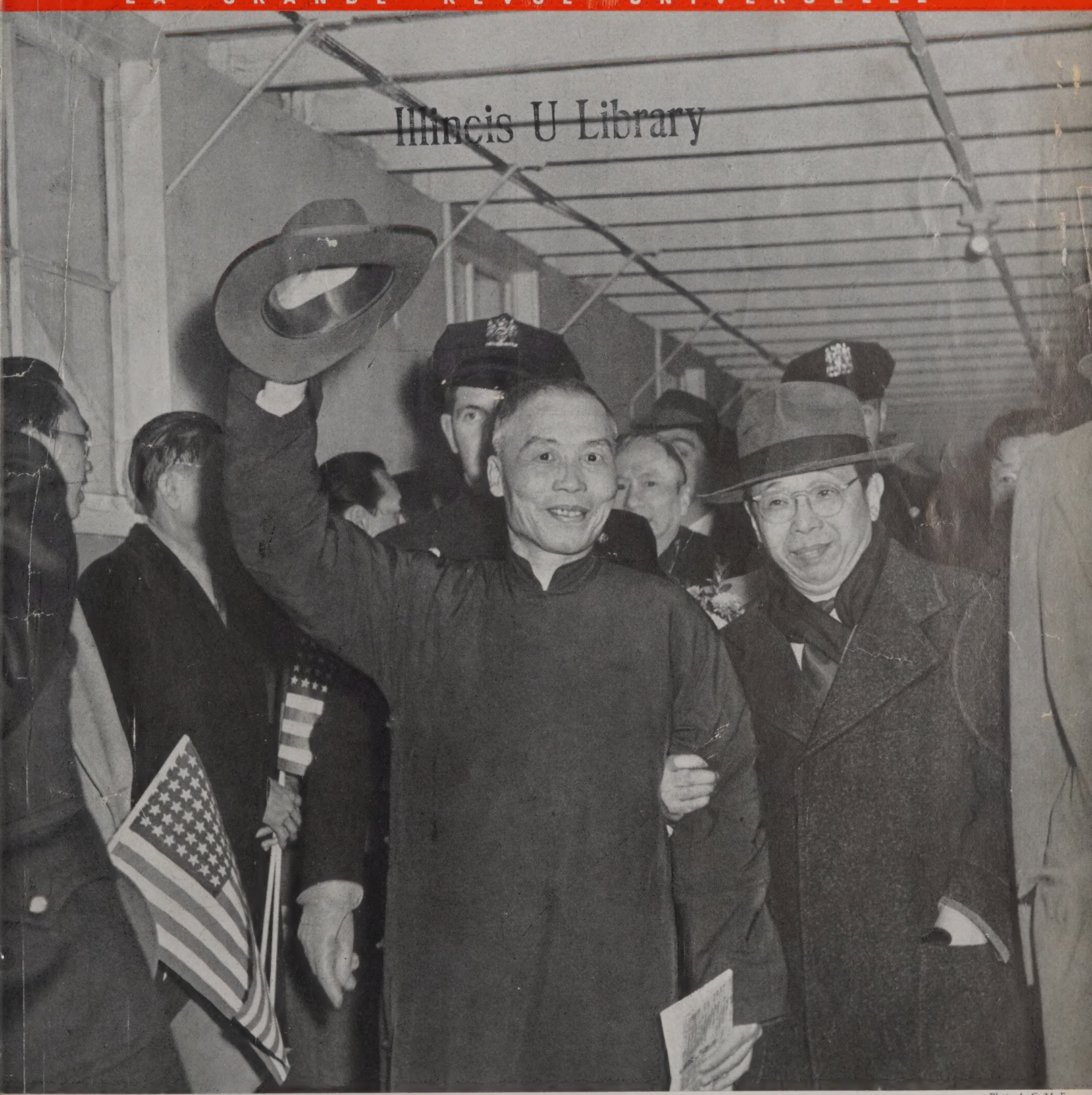
218 17 DÉCEMBRE 1949 100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



Phot. A. C. M. E.

LE PRÉSIDENT LI TSONG JEN ARRIVE A NEW-YORK

Tandis que le président de la République nationaliste chinoise, Li Tsong Jen, qui vient de rompre avec Tchiang Kai Chek, se rendait aux États-Unis « pour raison de santé », les troupes communistes de Mao Tse Tung occupaient au sud les dernières zones de résistance et s'installaient à la frontière du Tonkin.

(Voir en page 671 l'article de notre envoyé spécial en Extrême-Orient, Lucien Bodard.)

56 années D'EXPÉRIENCE

1893

L'achat d'une montre est toujours délicat.

Votre satisfaction dépend du choix d'un fournisseur consciencieux, offrant des garanties réelles d'origine et de bienfacture.

Consultez donc les Etablissements SARDA, de BESANÇON, dont la Marque appréciée depuis plus d'un demi-siècle vous met à l'abri de toute déception.

Catalogue N° 49-80
franco sur demande

1949

SARDA

BESANÇON

FABRIQUE D'HORLOGERIE DE PRÉCISION

MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1893 PAR H. SARDA

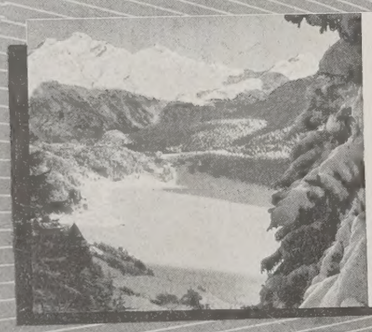
FONDÉ EN 1743

KIRBY, BEARD & Cº

5, Rue Auber - Paris Opé 24-65

La meilleure sélection de cadeaux.

Ouvert sans interruption



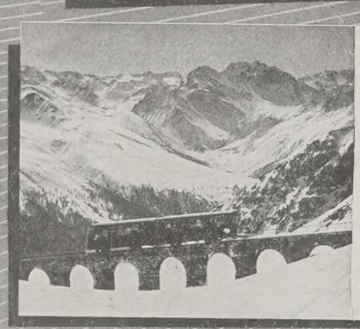
St. Moritz

La métropole des sports d'hiver réalise vos plus beaux rêves de vacances.
30 janvier - 8 février :
Jeux Olympiques d'hiver.

Demandez les prospectus auprès de la société de développement de St-Moritz et des bureaux de voyage.

LES GRISONS

SUISSE



Davos

PARSENN - STRELA
1.560 à 2.663 m.
un des plus importants centres des sports d'hiver de l'Europe. 2 funiculaires, 3 skilifts, école suisse de ski, immense patinoire, riche programme d'événements. Casino.

Renseignements et prospectus auprès du Syndicat d'Initiative Davos et les agences de voyages

Arosa

1800 m

La Reine des Neiges et du soleil.
Tous les sports d'hiver dans un cadre éblouissant.
4 monte-pentes.
70 Hôtels - Casino.

LES GRISONS vous attendent...

pays de la neige poudreuse, du soleil radieux et des belles vacances!
Les stations mondaines disposent de tout le confort imaginable, et même les villages les plus reculés offrent à leurs hôtes toutes les commodités, tout le bien-être souhaitables.

5ème ANNÉE — NUMÉRO 218

17 DÉCEMBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Phot. N. Y. Times.

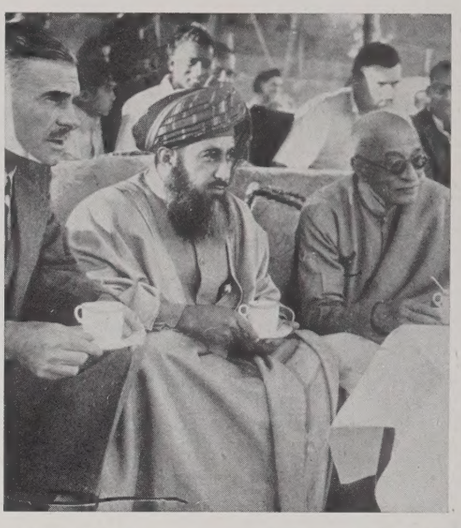
LES AVIATEURS DU PONT AÉRIEN FÊTÉS A LONDRES

Venant de Buckingham Palace, où ils ont été passés en revue par le roi, les aviateurs de la R. A. F. et ceux des Etats-Unis et de l'Afrique du Sud, qui ont assuré le fonctionnement du pont aérien de Berlin, se rendent au Guildhall, où ils vont être reçus par le lord-maire.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A GENZANO, dans la campagne romaine, se poursuit, sous la direction des communistes, la tentative d'occupation par les paysans des terres non cultivées qui appartiennent à de grandes familles de Rome.

A NEW-YORK, les élèves officiers de marine du croiseur-école *Jeanne-d'Arc,* qui est en croisière sur les côtes américaines, ont visité la ville, qu'ils contemplent ensuite du sommet de l'Empire State Building.



A NEW-DELHI, S. M. le sultan de Muscat (au centre) a rendu visite à S. E. Shree Rajgopalachari, gouverneur général de l'Inde, qu'accompagne Sir Archibald Nye, haut commissaire du Royaume-Uni.

A SOFIA, l'ex-premier ministre communiste Traitcho Kostov, arrêté pour « espionnage et trahison », a comparu devant la Cour Suprême, où il a plaidé non coupable en ce qui concerne ces chefs d'accusation.

A ATHENES, S. M. la reine Frederika de Grèce a visité une nouvelle institution hospitalière où sont soignés et rééduqués les enfants de familles nombreuses atteints de paralysie ou touchés par la poliomyélite.

A PARIS, le général Blanc, chef d'état-major du commandant en chef des forces terrestres de l'Union occidentale, est nommé chef d'état-major général de l'armée de terre en remplacement du général Revers.

A PARIS, les mutilés de guerre, groupés au sein du Comité d'entente des grands invalides, ont manifesté sur les grands boulevards, interrompant la circulation, pour demander le rajustement de leurs pensions.

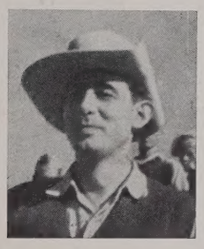
A ROME, les premiers pèlerins venus pour l'Année Sainte sont deux ouvriers anciens combattants retour des camps soviétiques et qui avaient fait vœu, s'ils en réchappaient, de se rendre à pied de Turin à Rome.

A MARSEILLE, des anciens combattants des F. F. L. s'organisent afin de remplacer les dockers qui se refusent au chargement des navires transportant du matériel de guerre destiné aux troupes de l'Indochine.

LE 9 DÉCEMBRE, PAI CHUNG SI OCCUPAIT ENCORE LE LONG DE LA FRONTIÈRE SINO-TONKINOISE LE RÉDUIT INDIQUÉ SUR CETTE CARTE.

BROUILLARD SUR L'EXTRÊME-ORIENT

UN BARRAGE SERA-T-IL DRESSÉ CONTRE LE « COMMUNISME GALOPANT » ?



PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

Frontière chinoise, 9 décembre.

DANS quelques semaines au plus l'ancien Empire du Milieu sera tout entier communiste ! Et cependant, voilà à peine trois mois, les nationalistes avaient encore des forces suffisantes pour résister, au moins dans les provinces méridionales. A vrai dire, ils ont succombé aussi rapidement à cause de leurs querelles intestines, de ces intrigues féroces par lesquelles l'autoritaire Tchiang Kai Chek a tenté d'abattre le clan du Kouang-Si — représenté par le président Li Tsong Jen, le général Pai Chung Si et la fameuse armée de 300.000 hommes. On peut se demander si Tchiang Kai Chek, retranché à Formose dans l'attente de la grande conflagration, n'a pas toujours poursuivi cette politique machiavélique : laisser, au prix même de son pays, écraser ses rivaux du Kouang-Si par les communistes. Ainsi, en cas de défaite russe dans une éventuelle conflagration mondiale, serait-il demeuré le seul capable de reprendre la Chine, toute la Chine.

Mais lui aussi est anéanti par la catastrophe qu'il a provoquée, il sera même le premier à s'écrouler.

Certes, depuis que la rupture avec Li Tsong Jen est devenue officielle, Tchiang Kai Chek a pu s'accorder la satisfaction de reprendre le titre de président du Kouomintang. Mais les derniers lambeaux de la Chine nationaliste sont partagés en deux et le « généralissime » est le plus mal servi : il ne dispose plus que de deux territoires séparés par des milliers de kilomètres, à savoir le lointain Sseu-Tchouen, en cours d'absorption par les armées communistes, et l'île de Formose, au statut international douteux. Car un Tchiang Kai Chek vaincu, déconsidéré, définitivement abandonné par les Américains n'est pas en état de garder pour lui l'ancienne possession japonaise.

Formose sera ce que voudront les Etats-Unis : à moins qu'ils ne l'occupent eux-mêmes comme base stratégique avancée, elle tombera fatalement aux mains des communistes. Sur le plan international, Tchiang Kai Chek n'est déjà plus rien — un passif simplement.

Le drame qui demeure, celui qui compte encore, concerne l'armée de Pai Chung Si, toujours intacte mais isolée, acculée tout au bout de la Chine, à proximité du Tonkin, dans son Kouang-Si originel. Voilà un mois il semblait encore exister pour elle trois solutions : 1° arriver à un accord avec les communistes ; 2° pénétrer en Indochine ; 3° se diriger sur le Yunnan, plaque tournante de l'Asie (1). Tout cela est devenu impossible.

(1) Le général Lou Han, gouverneur de cette province, s'est rallié à Mao Tse Tung le 11 décembre.

LE DERNIER RÉDUIT

AINSI, presque à même l'Indochine, plus d'un demi-million d'hommes s'apprêtent à une lutte finale, et cela selon certaines données stratégiques. Pendant quelque temps, plaqué à l'Indochine et couvrant toute sa frontière nord, va subsister un réduit ou, plutôt, une dernière tache nationaliste sans grandes limites naturelles, faite de bric et de broc avec un tronçon du bassin du Si-Kiang, le labyrinthe des Cent Mille Monts, une côte à rias et l'île montagneuse de Hainan. L'ensemble peut fonctionner au profit de Pai Chung Si — il a une capitale à Nanning, un port à Packoi et une réserve à Hainan. Malgré tout la position est précaire, car l'antique cité de Nanning, au centre du système kouangsinais, est ouverte aux forces communistes par de larges vallées ; il se trouve même que la seule barrière montagneuse est sur la côte — d'où peuvent arriver les secours. Cependant il est probable que les communistes, pour faire l'économie d'une opération militaire importante, essaieront de réduire l'armée Pai Chung Si par la faim et la banqueroute : impayés et affamés, les soldats nationalistes se débanderaient au bout de quelques semaines, D'où la campagne diplomatique de Mao Tse Tung contre l'aide extérieure, contre les dollars et le riz aux Kouangsinais.

Mais en même temps que Pai Chung Si fait ses préparatifs guerriers son partenaire Li Tsong Jen part aux Etats-Unis soigner son estomac : il s'agit pour lui d'arracher, au profit direct des Kouangsinais, des avantages en argent et en nature. Son atout majeur est la rupture avec Tchiang Kai Chek — il va promettre un nationalisme épuré, honnête, démocratique, un nationalisme débarrassé du Titan qui le perdit. Il vantera les états de service de ce vieux lion — le général Pai Chung Si — le seul encore capable de résister en face de la marée rouge. Mais il est improbable qu'il puisse modifier la politique d'abstention du Département d'Etat, qui ne manquera pas d'arguments pour refuser d'engager les Etats-Unis dans une aventure dont les chances sont aussi limitées.

Cependant toute l'attitude des communistes prouve qu'ils ont peur d'une telle aide : autrement ils ne recourraient pas, après la sagesse montrée devant Hong-Kong, à des procédés brutaux de chantage. La note du général Chou En Lai, ministre communiste aux Affaires étrangères, interdisant aux nations limitrophes de la Chine de soutenir ou de recueillir des nationalistes est une menace directe à l'égard des Français — menace d'appuyer énergiquement le Vietminh. Au fond, la grande crainte du régime de Mao Tse Tung est que sur une demande américaine les Français laissent utiliser le port de Haïphong au profit du ravitaillement de Pai Chung Si.

Certes, jusqu'à présent, il n'est rien de tel. Les Américains, qui seuls auraient tendance à soutenir les derniers nationalistes, n'arrivent pas à prendre une décision. Quant à l'unique barrage réel contre les communistes en Asie, il est fait avec une complète abstraction des nationalistes chinois, considérés comme inutilisables, susceptibles tout au plus de créer des complications propres à envenimer une situation déjà grave.

A LA FRONTIÈRE DU TONKIN ET DE LA CHINE, MONCAY EST RELIÉ PAR CE PONT INTERNATIONAL A LA VILLE CHINOISE DE TONG-HING, QU'ON APERÇOIT A GAUCHE.

A LA FRONTIÈRE TONKINOISE

Les événements récents ont créé une sorte de brouillard sur l'Extrême-Orient : on a atteint ce stade dans la guerre froide où il est presque impossible de faire des prévisions, même pour un avenir immédiat. Cependant les difficultés se cristallisent autour de ces deux points qui paraissent acquis :

— la présence de plusieurs centaines de milliers de nationalistes à proximité de la frontière tonkinoise ;

— la chute prochaine de Kunming entre les mains des communistes.

Tout d'abord, la résistance de Pai Chung Si est entièrement basée sur la mission de Li Tsong Jen aux Etats-Unis. Mais au cas probable où les Américains refuseraient de s'engager (M. Dean Acheson demeure très ferme à ce sujet) cette tentative kouangsinaise est vouée au désastre. Alors se pose le problème : que feront tous ces soldats, que fera toute cette armée ? Tous les précédents démontrent un processus automatique de liquéfaction : rien ne disparaît plus aisément que des troupes chinoises ! Les hommes s'enfuient, meurent ou, plus généralement, sont repris par l'adversaire. Souvent les chefs passent également de l'autre côté, avec armes et bagages ; parfois aussi ils s'enfuient — ils peuvent même toucher de l'argent pour une fuite opportune pour tout le monde. Mais il se trouve que le cas de l'armée du Kouang-Si est dans une certaine mesure exceptionnel. Les troupes qui la composent ont témoigné depuis un an d'une discipline et d'une combativité relatives : elles ont pu reculer de plusieurs milliers de kilomètres sans se fondre en route. Quant à Pai Chung Si lui-même, il paraît improbable, après que tant de négociations avec les rouges ont échoué, qu'il puisse s'entendre au dernier moment. On peut donc envisager que l'armée du Kouang-Si vienne se rendre aux autorités françaises (excluons l'hypothèse improbable où elle voudrait pénétrer de force au Tonkin). Mais déjà les difficultés seraient nombreuses : comment les Français arriveraient-ils matériellement à désarmer, à interner, à nourrir une telle masse humaine ? Avec quels navires pourraient-ils procéder à son rapatriement sur Hainan, à supposer que cette île ne soit pas tombée aux mains des rouges ? Dans la confusion ambiante pourraient se créer des bandes de pillards, qui écumeraient le pays sans faire de distinction subtile de la frontière. Des incidents ne manqueraient pas de se produire. Tout cela dans le cadre de la Haute-Région, près de Langson et de Caobang, là où le Vietminh dispose de ses forces principales.

Cependant, on croit généralement que les communistes chinois éviteront de provoquer, par une intervention directe, une situation dangereuse par ses conséquences internationales. Malgré tout, le corps expéditionnaire français en Indochine demeure (en dehors des armées de Mao Tse Tung) la principale force militaire d'Extrême-Orient. La signature prochaine des accords d'application du traité du 8 mars 1949 entre la France et le Viet-Nam permettra à Bao Daï d'étendre considérablement son influence sur son pays : depuis trois mois déjà, dans les masses annamites, le prestige de l'empereur a crû considérablement. Il est significatif qu'un personnage aussi prudent que l'évêque de Phat-Diem, au Tonkin, responsable, même physiquement (car les circonstances en ont fait aussi un chef temporel) des 600.000 chrétiens de son diocèse, ait accepté, après le parachutage d'un bataillon purement vietnamien, l'allégeance à Bao-Daï. D'une façon plus générale, les villages tonkinois du delta assument eux-mêmes maintenant leur auto-défense, en prenant les risques de se protéger, avec quelques vieux fusils, contre les groupes d'exécution du Vietminh. L'approche des troupes de Mao Tse Tung a détaché beaucoup de jeunes patriotes d'Ho Chi Minh, qui semble prêt à livrer son pays à l'ennemi millénaire, le Chinois. Dans ces conditions l'Indochine apparaît quand même, au milieu des tourmentes de l'Asie, comme une zone relativement stable.

LA BRÈCHE BIRMANE

Dans ces conditions, le point le plus sensible de l'Asie n'est pas du côté de Langson. La chute de Kunming va déclencher aussitôt, presque automatiquement, un autre axe de pénétration vers le sud-est bien plus perméable. Il s'agit de la Birmanie, une brèche que rien ne bouche. La confusion entre le gouvernement qui fait ce qu'il peut, les Karens et autres peuplades de la montagne qui tirent à hue et à dia, les guérillas rouges qui pratiquent les méthodes classiques, a atteint le point extrême. De l'Angleterre il ne reste plus grand-chose, peut-être quelques dizaines de conseillers et d'experts à peu près impuissants. La Birmanie légale, cependant réduite à Rangoun, est même sortie du Commonwealth. Ce n'est que récemment que Tha Kin Nhu a fait des efforts de rapprochement avec les Britanniques ; il est allé à Londres, où il a obtenu un prêt de 10 millions de livres. Depuis lors les Anglais donnent quelques armes aux troupes du gouvernement. En fait, toute la Haute-Birmanie est déjà aux mains des communistes locaux et le chemin est libre pour les camarades de Chine sous forme de bandes ou d'agents.

Il est significatif qu'avant même la chute de Kunming les guérillas yunnanaises de Tchu Kia Py, qui étaient installées dans la région de Malipo, à proximité du Tonkin, se soient portées vers l'ouest, vers la cité de Tali, là où la route de Birmanie pénètre dans l'ancienne possession britannique. Déjà les communistes font un travail considérable afin d'implanter un grand état-major d'action et d'agitation, destiné à opérer sur tout le Sud-Est asiatique, à Mandalay, cette ville merveilleusement située par la géographie, à peu près équidistante de tous les centres vitaux, de Calcutta, de Singapour, de Bangkok. Cet organisme sera à même de renforcer aussitôt l'action des guérillas malaises, mais surtout il fera peser une lourde pression sur le Siam, où le maréchal Pibul ne se maintient pas sans peine. Là-bas continue la lutte traditionnelle entre l'armée et la marine, la première soutenant le maréchal dans son action anticommuniste, la seconde prête à la résignation devant la puissance rouge. De plus, dans le nord du Siam, opèrent déjà des guérillas ; et à Bangkok même l'ambassade russe est une entreprise gigantesque, coordonnant toutes les activités soviétiques d'Extrême-Orient. Dans ces conditions il suffit de la chute de Pibul pour que s'installe un régime de soumission aux rouges. Or le Siam est la clé de voûte du Sud-Est asiatique actuel ; qu'il change de camp, et voilà les communistes devant Singapour, au revers de l'Indochine, en liaison avec l'Insulinde.

ENTRE LA GUERRE FROIDE ET LA GUERRE CHAUDE

En Asie, le communisme est galopant, il n'a pas encore trouvé sa frontière. Mais il ne peut être arrêté qu'en bouchant la brèche de Mandalay : devant l'incapacité des Birmans à défendre leur pays, la seule solution consiste en une action de l'extérieur. Les Anglais eux-mêmes reconnaissent maintenant qu'ils se sont laissé abuser par la théorie de la décantation, celle où, à la longue, le nationalisme supplante nécessairement le communisme. Il est désormais prouvé que la dissociation ne peut s'accomplir qu'en présence d'une force blanche — autrement le stalinisme est organisé pour triompher automatiquement. Donc, l'Angleterre est devant le dilemme du laisser-faire ou de l'intervention militaire ; or il semble bien qu'après les renforcements massifs de Hong-Kong et de Singapour elle n'ait plus assez d'effectifs disponibles pour recommencer une campagne de Birmanie. Aussi les milieux britanniques d'Extrême-Orient spéculent-ils volontiers sur l'organisation d'une expédition internationale : est-ce que le pandit Nehru ne pourrait pas envoyer des hommes et les Etats-Unis, du matériel ?

Dans l'état actuel des choses, on n'a pas encore dépassé le stade d'une sorte de défense commune franco-britannique, les Français en Indochine, les Anglais en Malaisie et en Birmanie. Les visites successives et réciproques de tant de hauts personnages — du haut commissaire Mac Donald, du haut commissaire Pignon, du général Carpentier, etc. — ont certainement abouti à l'établissement d'une stratégie combinée. Mais l'efficacité de cette action suppose un élément supplémentaire, à savoir l'appui américain. Il faut qu'après leurs dissensions de ces dernières années tous les grands peuples intéressés à l'Asie — et tout d'abord les Français, les Anglais et les Américains — aboutissent à un programme concerté et commun. Il semble que ces questions d'Extrême-Orient aient été longuement discutées dans les grandes réunions diplomatiques, à Paris et ailleurs.

Le temps n'est plus seulement de fabriquer des principes. L'Asie continentale tout entière sera communiste dans deux ans si un barrage n'est pas dressé immédiatement. L'Extrême-Orient est déjà dans cette situation entre la guerre froide et la guerre chaude.

DANS LES ARCHIPELS DU CHILI AUSTRAL

Le docteur Louis Robin et Joseph Emperaire ont passé deux ans dans les archipels de la Patagonie occidentale, parmi les Indiens Alakaluf. Ils ont travaillé également plusieurs mois en Terre de Feu et en Patagonie orientale. C'est la vie primitive et rude de ces peuplades appelées à s'éteindre que M. J. Emperaire, l'un des membres de la mission, a reconstituée pour nos lecteurs.

Entre les grandes régions naturelles de l'Amérique du Sud il en est une qui, à la seule vue d'une carte géographique, se détache avec une surprenante netteté. Resserrée entre le sud de la Cordillère des Andes et le Pacifique, la zone des archipels de Patagonie occidentale — appelée plus communément zone des canaux de Magellan — est une traînée d'archipels et d'îles plus ou moins vastes, reliés par un labyrinthe de chenaux maritimes dont le relevé est encore incomplet. Cette mosaïque insulaire se termine, sur l'océan, par une frange d'écueils. La même conformation géographique se prolonge au sud du détroit de Magellan, tout au long de la grande île de Terre de Feu, pour se terminer au point le plus méridional de l'Amérique du Sud, aux îles Diégo Ramirez.

Sur le continent, des fjords gigantesques et très ramifiés s'internent profondément dans la Cordillère, nulle part il n'existe une pareille traînée d'îles.

Vue comme ambiance de vies humaines, cette région chaotique n'est que solitude et désolation. Les vents du Pacifique s'engouffrent avec violence et se canalisent dans les corridors maritimes. La tempête sévit presque à longueur d'année, à l'exception des grands calmes de l'hiver austral. Durant ces périodes tranquilles, généralement courtes, une brume intense recouvre les chenaux maritimes et les côtes basses.

En dehors du climat, modifié seulement par les variations en latitude, un autre caractère dominant des canaux de Magellan est la forêt, d'un type propre aux régions froides et humides. Elle s'implante et subsiste vigoureusement partout où la plus mince couche d'humus le lui permet. Seuls les falaises granitiques abruptes et les marécages sont dépourvus de végétation forestière.

Vers 800 mètres d'altitude, sur le continent, s'étend du nord au sud l'inlandsis patagonien, un des glaciers continentaux le plus vaste du monde. Les langues glaciaires utilisent les vallées qui prolongent les fjords et se déversent directement dans la mer. Les glaces flottantes au gré des vents ou des courants dérivent dans les chenaux et sont un danger pour la navigation.

En effet, la plupart des navires qui relient les ports du Pacifique à ceux de l'Atlantique Sud, pour éviter la grande houle de la mer ouverte, empruntent le passage plus abrité des archipels de Patagonie occidentale. La route obligatoirement suivie est assez bien reconnue et balisée. A moins de temps exceptionnellement clair, la navigation se pratique seulement de jour, et il y a tout au long de la côte quantité d'abris naturels offrant refuge en cas de mauvais temps. Cependant il arrive que des navires choquent sur quelque haut-fond non signalé. La route maritime, la « carrera », est jalonnée de navires perdus.

Apart quelques expéditions commerciales de chasse et de pêche — abandonnées depuis 1947 faute de débouchés rémunérateurs — et le passage périodique des navires de toute nationalité, les canaux de Magellan n'ont d'autres habitants que les Indiens Alakaluf. Ils s'étendaient auparavant sur toute la frange insulaire, et à mesure que leur nombre diminue ils émigrent sur un espace plus réduit compris entre le golfe de Penas et le détroit de Magellan. Au départ de la mission française ils étaient encore au nombre de quatre-vingts. Durant les vingt-deux mois passés en contact étroit avec eux, nous avons enregistré treize décès, dont cinq d'enfants (sur sept naissances). Toute prévision statistique sur un avenir prochain est bien alarmante. Il est certain qu'ils ne furent jamais très nombreux. Même en l'absence de toute donnée démographique précise sur le passé, on peut légitimement induire qu'ils ne furent guère que dix mille ou vingt mille il y a deux siècles.

Tous les Indiens de la zone australe, connus sous le nom générique de Fuégiens, ont subi le même sort. Les Onas et les Yaghans de la Terre de Feu, fortement métissés, sont respectivement au nombre de trente et cinquante environ. Quant aux Indiens Chonos, peuplant autrefois les îles au nord du golfe de Penas, proches parents sinon frères des Alakaluf, ils ont totalement disparu à une époque récente, sans laisser d'autres traces que quelques squelettes dans des cavernes et quelques rares données linguistiques.

Les Indiens Alakaluf, fragment d'humanité qui achève son existence ethnique dans les canaux de Magellan, dans une ambiance géographique déshéritée et un isolement absolu, vont disparaître sans avoir pu, d'eux-mêmes, améliorer leur sort et sont restés fixés dans une technique rudimentaire qui ne s'est pas perfectionnée.

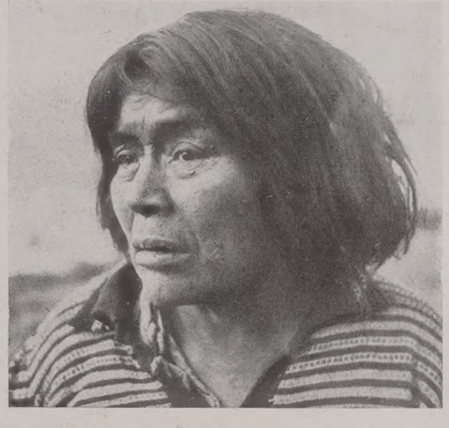
Jusque vers 1925, le seul vêtement de l'Alakaluf était une cape de fourrure, courte et grossièrement rectangulaire, protégeant le dos et les épaules. Un tel vêtement était gênant pour les mouvements des bras. Il servait donc le plus souvent de couverture et l'Indien, dans sa hutte ou en voyage, préférait la nudité complète. Actuellement, c'est une tradition sur tous les navires qui rencontrent quelque embarcation indienne de lancer par-dessus bord les vieux vêtements. Le gouvernement chilien, d'ailleurs, expédie chaque année une quantité suffisante d'effets usagés. Malgré tout, les Alakaluf reviennent à la coutume ancestrale de vivre nus.

L'habitat est très rudimentaire. Dans les criques abritées s'élèvent les huttes en coupole : légère armature d'arceaux de bois recouverts de peaux de phoques. Le diamètre en est de 2 m. 50 à 3 mètres et la hauteur est à peine suffisante pour qu'un homme se tienne debout au centre. Dans un espace aussi réduit, plus ou moins à l'abri des intempéries, vit une famille indienne, dormant à même le sol sur une mince couche de feuilles. Un feu de cyprès brûle au centre de la hutte et, en raison de la forme hémisphérique, il y règne une chaleur agréable.

La vie des Indiens Alakaluf se passe à rechercher leur subsistance. Les produits de chasse sont toujours abondants, mais le gibier émigre, d'où la nécessité du nomadisme. Les déplacements ne peuvent se faire que par mer, et chaque famille possède un canot. Très récemment encore il était fait de trois longues écorces formant le fond et les côtés. Soigneusement cousu et calfaté, renforcé par une armature, le canot d'écorces était capable de transporter une famille entière avec les chiens et l'équipement, c'est-à-dire les peaux de phoques pour recouvrir la hutte, quelques paniers de jonc pour les coquillages, des harpons d'os de baleine, un seau d'écorce contenant de l'eau douce, des lassos de peau et le coffret d'écorce renfermant les objets les plus précieux : pierres à feu, colliers et bracelets de coquillages et de plumes, les terres rouge et blanche pour se peindre le corps aux jours d'apparat. Dans le canot, sur une couche de terre, des tisons se consument : ils serviront à allumer le feu au prochain campement.

Toutes les richesses des Indiens Alakaluf sont là, tous les produits de son industrie. Grâce à la hache, récemment introduite, l'Indien a pu sensiblement modifier son mode de vie. Le canot d'écorces, fragile et instable, cause d'innombrables noyades collectives, a été remplacé par le canot creusé dans un tronc d'arbre.

Le travail de la rame est confié aux femmes : l'homme s'occupe du feu. Quand le vent est bon, une peau de phoque sert de voile. Et c'est ainsi qu'une famille d'Alakaluf s'en va pour plusieurs mois, parcourt des centaines de milles à la merci d'une mer mauvaise, chassant le phoque, la loutre et les oiseaux de mer. En octobre et novembre, au moment de la ponte, toute la tribu émigre vers les îles proches de la mer ouverte, où la cueillette des œufs de manchots, de mouettes et de cormorans est bien plus fructueuse qu'à l'intérieur. Mais en tout temps la mer offre la nourriture de base : les coquillages sont énormes, et c'est encore aux femmes qu'incombe le dur travail de la pêche.



Cette Indienne porte sur son masque les stigmates de la dure vie patagonne.

Toute relation par terre étant impossible, la seule route utilisable est la mer.

La femme et l'enfant, chez les Indiens Alakaluf, mènent une existence primitive.

Au fond des grands fjords de la Cordillère, la cote tombe, verticale, dans la mer.

PAR TOUS LES TEMPS, ET QUEL QUE SOIT L'ÉTAT DE LA MER, LES INDIENS DE PATAGONIE DOIVENT ALLER A LA RECHERCHE DU BOIS ET DE LA NOURRITURE.

Serrant leur panier entre les dents, elles plongent à tour de rôle dans l'eau glacée, car les mollusques les plus gros et les plus savoureux vivent à 3 ou 4 mètres de profondeur. La seule chasse terrestre est celle du cerf (huemul). Il vit normalement dans la zone herbeuse située entre la limite supérieure de la forêt et le glacier. Les chiens traquent l'animal jusqu'à ce que, à bout de forces et affolé, il n'offre plus de résistance.

Pour la chasse du phoque et de la loutre l'arme la plus usuelle est le harpon — et les oiseaux marins sont capturés au collet. L'arc avec flèches à pointes d'os fut autrefois utilisé, ainsi que la fronde, mais ils ne subsistent actuellement que comme jouets d'enfants. Si les artifices de chasse sont rustiques, mais efficaces, ils sont servis par l'étonnante dextérité de l'Indien.

La nourriture est abondante tout au long de l'année, sauf en période de tempêtes trop prolongées, et il arrive souvent que pendant dix ou quinze jours aucune petite embarcation ne puisse prendre la mer. L'Alakaluf, qui vit au jour le jour, ne prévoit pas ces disettes, et il attend dans la somnolence le retour des jours meilleurs.

Les canaux de Magellan n'offrent guère d'autres ressources d'où pourrait sortir un outillage plus perfectionné et plus nombreux. La poterie, le tissage sont inconnus. Avant l'introduction de la hache, c'est avec le tranchant d'un galet qu'on prélevait et débitait les écorces. Le feu les assouplissait et on leur donnait aisément la forme désirée. Le seul instrument tranchant était la coquille de moule. Apportés par les épaves, les moindres morceaux de métal, une fois aiguisés, devenaient des outils de grande valeur.

UNE telle indigence technique exclut toute manifestation artistique dans les formes. Les réjouissances d'autrefois, avec leurs chants et leurs danses, ne sont maintenant qu'un souvenir. Les Alakaluf disparaissent, et avec eux le passé méconnu d'une race humaine. Ainsi réduit à quelques dizaines d'unités, leur groupe souffre des complexes des faibles. Ils tendent à abandonner le nomadisme pour vivre groupés dans les ports naturels où les bateaux font fréquemment escale. Le campement fixe, l'agglomération de huttes de plus en plus misérables ont remplacé les groupements familiaux autonomes et dispersés : seules quelques rares familles mènent encore la vie nomade. La promiscuité accentue encore le danger de contamination des maladies sociales. A bord des navires leur état de misère suscite d'abondantes charités qui suppriment la nécessité de lutter pour l'existence — et ainsi ils se dégradent progressivement à la condition de mendiants.

Débilités dans leur organisme et dans leurs ressources morales, les Indiens Alakaluf ne seront bientôt plus qu'un souvenir. Les vieillards gardent encore assez précise et vivante la mémoire du passé, ce qui nous a permis — après deux années de patient travail dans ces régions où, comme l'a constaté Darwin, « la mort plus que la vie semble régner en souveraine » — de reconstituer l'histoire de leur vie et de leurs traditions.

La cité nouvelle de Port-Tewfik est reliée a Suez par une longue jetée. Au fond les raffineries de pétrole au pied des montagnes de l'Ahaka.

LE CANAL DE SUEZ (*)

par Louise Weiss

Je fis de nuit la route neuve qui, filant entre le canal maritime et le canal d'eau douce, relie Port-Saïd à Ismaïlia, 80 kilomètres. Ciel clouté d'étoiles. Phares des côtes balayant l'horizon pour guider les commandants des navires qui se dirigent vers Port-Saïd. Phares des camps anglais balayant le sol pour éloigner les voleurs. Phares de notre voiture prenant soudain dans leurs lueurs un garde du désert monté sur son beau dromadaire blanc. Et phares des vaisseaux qui, à la file, glissaient, au fil du canal, d'une mer à l'autre, équipés en proue d'un gros projecteur. Le niveau du canal d'eau douce était plus haut que celui du canal d'eau de mer, si bien que les reflets nous accompagnant s'allumaient étrangement les uns par rapport aux autres et prêtaient aux ténèbres leur âme mystérieuse.

Ce soir-là je ne vis d'Ismaïlia que la résidence du président et ses hôtes. Mitoyenne des salons, la chambre de Ferdinand de Lesseps avait été pieusement conservée avec sa moustiquaire usée, son broc de toilette en forme d'aiguière, sa table de travail en acajou massif à la mode du Second Empire et ses colifichets en perles et en peluche — autant de souvenirs. Mais la mémoire du grand homme et la manière de royauté que lui avait conférée sa réussite marquaient la somptueuse demeure qui avait été édifiée à l'endroit même de son campement. Tous les grands de la terre, un jour ou l'autre, avaient passé ou passeraient par le canal de Suez. Je relevai des noms illustres sur le livre d'or de la compagnie. Assuré par de vieux serviteurs en galabieh (lévites) bleues rayées de blanc, le protocole de la présidence était aussi méticuleux que celui d'une cour. On était exact à Ismaïlia, et confortablement nourri, comme chez les rois. Le respect ne contrariait pas l'esprit de plaisanterie, et l'on riait volontiers à la table du président. Il y avait un style, une hiérarchie du canal, et les gens qui y étaient employés (financiers, diplomates, ingénieurs, comptables, secrétaires, chefs de chantiers, pilotes, domestiques — tout un monde) méritaient, je crois, le nom de Canaliens dont je les baptisais. Un Canalien était un homme bien payé, bien logé, assuré s'il tombait malade des soins d'un magnifique hôpital. Ses enfants bénéficiaient de l'enseignement de diverses excellentes écoles. Sportif et cultivé, les loisirs ne lui manquaient pas. *L'Alliance française* d'Ismaïlia, où j'eus le plaisir de prendre la parole, sous les auspices de son distingué animateur, M. Rivet, me parut un cercle des plus vivants. D'ailleurs un Canalien était souvent lui-même fils et petit-fils de Canalien. Le fils d'un pilote devenait arpenteur et se mariait avec la fille d'un ingénieur des eaux. La fille d'un administrateur épousait un futur directeur général. Tous se distinguaient par la fierté de concourir à une entreprise de cette envergure — symbole, à la limite de deux continents, du génie français.

Un soleil printanier illuminait Ismaïlia lorsque j'entrepris d'en visiter les demeures, les institutions et les jardins. On sentait partout l'effort de l'Européen et la constance de sa conquête sur les sables. Les pelouses vertes du parc de la compagnie exprimaient une gageure, un défi, et les arrosoirs en tourniquet qui envoyaient leur pluie sur les fleurs représentaient une sorte de luxe suprême que l'administration s'accordait pour avoir si bien mérité du commerce mondial. C'est qu'en effet les navires se suivaient sans interruption, glissant paisiblement sur les eaux claires du canal, dont les courants profonds allaient de mer Rouge en Méditerranée. Ce matin-là les bateaux venaient des lacs Amers et se dirigeaient vers Port-Saïd, en majeure partie des citernes qui transportaient vers les raffineries d'Occident des pétroles bruts d'Arabie. Les pipe-lines qui traversaient les déserts d'Irak pour aboutir en Méditerranée ne suffisaient pas à l'adduction du pétrole. Descendant le golfe Persique et remontant la mer Rouge, des centaines de navires venaient d'Asie.

La compagnie avait établi un programme de grands travaux qui amélioreraient considérablement le transit. La profondeur actuelle du canal était de 13 mètres, on songeait à l'approfondir de 50 centimètres sur toute sa longueur, ce qui permettrait aux navires de 36 pieds d'y passer. Entre les kilomètres 50 et 62 l'on creuserait un canal dérivé de 12 kilomètres et d'un gabarit analogue à celui du canal lui-même, ce qui faciliterait grandement le croisement des convois. Des sondages pour l'établissement de cette dérivation étaient commencés. L'aménagement de nouveaux bassins était prévu dans la rade de Port-Saïd pour organiser au mieux les convois qui s'engageraient dans le canal. Actuellement l'exiguïté de la rade oblige les bateaux à un nombre de mouvements plus grands que celui enregistré pour les navires du port de New-York. Enfin on approfondirait le lac Timsah pour permettre aux navires d'y stationner dans des conditions meilleures. Ainsi le canal se désencombrerait et le transit serait encore plus rapide. Si le pétrole représentait le plus important produit de passage, le caoutchouc, le riz, les bois, le coton, les machines comptaient aussi. L'Inde s'équipait. Elle recevait sans doute moins de produits d'usage courant, quoique ses besoins eussent augmenté, mais beaucoup plus d'outillage.

Mais l'intensité de ces échanges n'annulait pas l'intérêt du passage entre les

(*) Voir *France-Illustration* du 10 décembre 1949.

deux continents, entre l'Asie et l'Afrique. En fait le canal en avait coupé le fil. Il se devait de le rétablir. Ce passage, des bacs reliant des routes ou des pistes l'assuraient en quatre points. Et puis il y avait le pont des chemins de fer égyptiens sur lequel la voie ferrée du Caire à Jérusalem franchissait le canal — pont toujours ouvert à cause des besoins de la navigation et qui se fermait pour laisser passer les trains. Dans ce sens-là le négoce n'avait jamais été considérable. Du pétrole et des produits manufacturés de Palestine allaient en Egypte. Inversement, des denrées partaient chez les Bédouins de la péninsule du Sinaï. Malgré la surveillance de la police et la sévérité des sanctions, du hachich arrivait d'Irak, de Perse, de Syrie, quelquefois dissimulé dans la bosse des chameaux. Tout ce trafic avait été interrompu pendant la guerre de l'Egypte contre l'Etat d'Israël. Seuls, troupes et matériel de guerre franchissaient alors le canal. A cette époque le commerce intercontinental par les déserts reprenait.

J'allai, grâce à la route construite par la compagnie, d'Ismaïlia à Suez. Quelques bois de filaos soigneusement arrosés. Des plages aménagées en clubs nautiques par l'armée anglaise en bordure des lacs Amers. Par intervalles, des gares régulatrices, aussi pimpantes que faire se pouvait. Puis, soudain, des jardins plantureux jaillis des terres irriguées aux approches de la ville de Suez. Des orangers croulant de fruits se déployaient au premier plan. Dans le fond, la rougeâtre silhouette des montagnes dominait la côte africaine de la mer Rouge.

On évoquait forcément le célèbre passage des Hébreux fuyant l'esclavage de Pharaon et réussissant, sous la conduite de Moïse, à gagner la péninsule du Sinaï — terre de délivrance.

Les archéologues se querellaient férocement quant au lieu et aux circonstances du célèbre passage. L'endroit où les Israélites passèrent la mer n'avait jamais été identifié avec précision. Il s'agissait en tous les cas d'une étendue d'eau peu profonde, sans doute d'une lagune. La tradition suivit la mer. A mesure que celle-ci se retirait vers le sud, sous l'effet de l'avance des sables, les exégètes déplaçaient la ligne de passage. Il fallait trouver un gué où l'eau était assez peu profonde pour que l'action du vent furieux qui souffle quelquefois en ces passages se fît sentir par un reflux et assez étroit pour que la multitude des Hébreux suivis de leurs troupeaux pussent passer rapidement. C'est ainsi qu'au IVe siècle on l'indiqua à sainte Sylvie, qui se rendait en pèlerinage au Sinaï, dans le voisinage de Clysma, bourg dont le nom signifiait inondation, agitation ou bruit des flots, peut-être en souvenir du désastre subi par l'armée égyptienne. Qolzum, le nom arabisé de Clysma, signifiait destruction. Clysma était l'ancienne appellation de Suez. Bien des historiens, dont le remarquable Barnabé Meistermann, pensent que le seuil en question se trouvait aux temps bibliques au sud des lacs Amers, tels qu'ils existent aujourd'hui et dont la configuration alors n'était pas la même.

Suez, au seuil du désert. Les montagnes surplombent la mer Rouge.

Suez grouillait de vie. La ville ne cessait de se développer. Fort curieusement, elle avait gardé une certaine activité comme entrepôt de la route des Indes jusqu'à la fin du XVe siècle. La décadence avait commencé avec la découverte de la route d'Extrême-Orient par le cap de Bonne-Espérance. Lorsqu'en 1798 Bonaparte y passa pour se rendre aux Fontaines de Moïse, à quelques lieues dans le désert sur le chemin du Sinaï, Suez n'était plus qu'un misérable petit village arabe. D'ailleurs, au retour, quand le vainqueur des Pyramides traversa le fond du golfe à cheval, sur un sol fangeux, il faillit se noyer. La percée du canal redonna vie à Suez, qui compte aujourd'hui environ 50.000 habitants et s'anime deux fois l'an d'une foule incroyable de pèlerins allant à La Mecque ou en revenant.

Je visitai la cité, ses boutiques remplies d'articles de voyage, ses restaurants arabes, ses mosquées, ses écoles françaises. Je vis passer un enterrement musulman avec son cortège de gémissantes pleureuses. Des paysannes voilées vendaient de beaux légumes. Des marins de toutes nationalités traînaient leurs grègues sur le front de mer. Des chameaux passaient, nonchalants, lourdement chargés. Un Français, ancien concessionnaire de pêcheries et qui avait caboté pendant des années en mer Rouge, sortit de son coffre-fort, pour m'émerveiller, des colliers de perles roses, blanches, mauves, grises et noires. Il prétendait que les perles japonaises n'avaient causé aucun tort aux siennes, mais ce n'était pas vrai. De grandes coquilles s'entassaient sur son

Femmes égyptiennes amenant leurs enfants au dispensaire d'Ismaïlia.

bureau, prêtes à fournir, prélevés dans leur épaisseur, les plus jolis boutons de nacre du monde. Naviguer le dégoûtait, depuis la guerre italo-éthiopienne. Il avait eu maille à partir — point seul de son espèce — avec toutes les polices du monde. Il ne parlait qu'espionnage et pétrole. Je parvins à obtenir de lui quelques descriptions de poissons. La faune du golfe était réputée pour la somptuosité de ses couleurs et la diversité de ses formes. Cet ancien citoyen du Béarn avait pêché des poissons aux nageoires en forme de draperies, des poissons-chiens, des poissons-chats, des poissons-cochons, des poissons-caisses. Le mazout avait été néfaste aux requins. Il avait aperçu des sirènes, ces lamantins aux têtes luisantes et aux mamelles rondes.

Je poussai jusqu'à Port-Tewfik, terre-plein d'une vingtaine d'hectares artificiellement créé par les masses de sable extraites du canal lors de son percement. Une chaussée longue de 3 kilomètres et large de 15 mètres reliait Port-Tewfik à Suez, empruntée par la route et le chemin de fer. Les quais ombragés d'arbres de Port-Tewfik enserraient les bassins qui équipaient cette extrémité du canal. Comme à Port-Saïd, des bateaux de tous tonnages et de toutes nationalités attendaient l'heure de passer. L'animation était extraordinaire. La création de Port-Tewfik sur la mer Rouge témoignait de la même puissance créatrice que Port-Fouad sur la Méditerranée. La compagnie alimentait d'eau potable la ville de Suez, comme elle en fournissait Port-Saïd. Creusés

A travers les sables de l'isthme une route relie Ismaïlia a Suez.

dans des jardins fleuris, les filtres de sable du service des eaux de la compagnie étaient une des merveilles techniques de Port-Tewfik, auquel Port-Ibrahim, avec son arsenal et ses bassins de radoub, propriété du gouvernement égyptien, faisait suite.

A l'extrémité du terre-plein, fondé sur les derniers mètres de terre ferme, face aux marées du golfe et aux lointains peuples jaunes, se développait, défendu par de rugissants tigres de pierre, le monument dédié aux soldats de l'empire britannique qui avaient défendu le canal pendant la ruée germanique de 1914-1918 sur la France. Ferdinand de Lesseps en eût certes posé volontiers la première pierre, lui, le patriote ulcéré par la défaite de 1870. Lesseps pensait que le canal serait un des moyens d'expansion de la civilisation libérale à laquelle il appartenait par la raison et par le cœur. Les fondateurs de l'Egypte moderne avaient été ses plus fidèles soutiens. Sans leur confiance et leur appui financier il n'aurait pas réussi. Le paysage était chargé d'histoire. A main gauche, les pistes de l'Exode se perdaient dans le désert blanc. A main droite, les montagnes se profilaient sur le ciel bleu. Saint Marc, apôtre de l'Eglise chrétienne d'Egypte, s'y était retiré. On visitait encore son ermitage. Les chefs du monde actuel — de ce monde directement ou indirectement tributaire du canal — se devaient de méditer. Le spiritualisme était né dans ces parages, et il leur appartenait de le défendre.

L'AVISO POLAIRE « COMMANDANT-CHARCOT » LORS DE SON DÉPART DE BREST.

A BORD DU « COMMANDANT-CHARCOT »

ON ESPÈRE REVEILLONNER

DEVANT LES GLACES DE LA TERRE ADÉLIE

PAR RENÉ DUBARD

Parti plus tôt, l'aviso polaire a de plus grandes chances que l'an dernier de pouvoir atteindre le continent antarctique. Mais l'état des glaces reste une inquiétante inconnue.

Trois mois seulement après son retour, le *Commandant-Charcot* est reparti pour la Terre Adélie. Il a quitté Brest le 22 septembre. Il a fait escale à Dakar, à Durban et à Melbourne, où il est passé en cale sèche et où il a repris ses chiens esquimaux laissés au jardin zoologique de la ville lors de son précédent voyage. Il vient de quitter Hobart, dernier seuil avant l'Antarctique. Il se présentera devant les glaces à la Noël.

Pas plus gros qu'un gros chalutier, c'est un tout petit navire pour d'immenses et aventureux voyages. Il faut en effet un petit bateau pour manœuvrer dans la banquise, pour s'y faufiler. Il faut un bateau fort et solide pour affronter les tempêtes des mers australes et supporter le frôlement des glaces flottantes. Le *Commandant-Charcot* possède ces deux qualités. Il est en bois, car le bois a de l'élasticité et « donne à manger aux glaces » sans se déchirer comme la tôle ; sa coque épaisse a encore été renforcée, garnie d'un soufflage et gratifiée d'une large étrave. Il est tout rondouillard, avec un grand nez ; il fait « bouchon » sur les mers sauvages, il évite ainsi leurs plus terribles coups. Il est de couleur orange, car c'est celle qui se voit le mieux dans la grisaille et l'uniformité blanche.

Comme le *John-Biscoe*, son similaire britannique, qui ravitaille tous les ans les postes établis en Terre de Graham — c'est un ex-navire américain — il était mouilleur de filets contre les sous-marins pendant la guerre ; il doit à cette origine son arrière renflé en cul-de-poule.

Son déplacement est de 1.200 tonnes ; il a deux moteurs — deux moteurs qui souvent sont cause d'inquiétudes — une seule hélice, 60 mètres de long, soixante hommes à bord.

A bord, c'est l'entassement !

Mais c'est avec enthousiasme qu'on s'entasse dans son inconfort : enthousiasme pour l'aventure, loin, si loin de tous les soucis ordinaires et de l'agitation de la vie, enthousiasme pour des tâches exceptionnelles. Et l'inconfort fait plus étroite la camaraderie. J'y ai vécu sept mois.

Ils sont partis pour deux ans cette fois.

Ceux de la mission, comme ceux du navire.

Cette expédition antarctique, en fait, est double. Elle est maritime et terrestre : mission en Terre Adélie et mission dans les mers australes et antarctiques. Et, surtout, elle est nationale.

Son objet connu, essentiel, est d'atteindre la Terre Adélie, mais son programme est plus vaste.

Atteindre la Terre Adélie...

Nous en sommes arrivés tout près et vraisemblablement nous l'avons vue. C'était le dimanche 13 février de cette année. Nous avions pénétré dans le « pack » (1) le matin à 10 heures, ayant cru découvrir un passage. C'était notre seconde tentative, la première datait de la veille.

En mer libre le bateau avait été couvert d'embruns qui, gelant aussitôt, nous avaient fait un gréement de cristal ; de la neige s'était amassée sur l'arrière, ouatant le pont et les interstices entre les fûts d'essence bien arrimés. C'était « polaire » ! Pourtant il ne faisait pas froid, au thermomètre du moins ; il marquait —10 degrés, mais le vent était fort.

Nous nous enfonçions à nouveau dans l'immense désert de glace couvert de neige durcie. Il était, autour de nous, chaotique et brisé ; plus loin, il semblait une plaine blanche, parsemée de monts abrupts et blancs : les icebergs. Il fallait manœuvrer sans arrêt, zigzaguer entre les « floes » (2) pour suivre les craquelures de la banquise. Souvent il nous fallait pousser un floe de notre étrave pour dégager un chenal. Nous l'abordions, moteurs stoppés, le bateau avançant doucement sur son erre, et le choc nous faisait vaciller. L'arpent flottant de glace et de neige, après une courte hésitation, oscillait faiblement et tournait lentement ; râpant ses bords sur d'autres floes, il nous livrait passage et nous le regardions glisser au long du bord, inquiets pour notre hélice.

Nous étions nombreux sur la passerelle grossis de nos combinaisons fourrées et lourdauds dans nos sabots-bottes. L'officier de quart passait sans cesse d'un bord à l'autre pour mieux voir. L'un de nous, au téléphone, transmettait à haute voix les remarques de l'officier juché, en vigie, dans le nid de pie. Acagnardé sur la passerelle, le commandant lui faisait parfois poser une question :

— Quel est l'aspect du pack, devant ?

La réponse généralement était vague :

— C'est tout comme ça jusqu'à 2 milles. Au delà le pack semble solide.

Le commandant donnait un ordre. On avançait. Et dans le pack qui semblait solide on trouvait des fissures.

A D. : M. LIOTARD, CHEF DE MISSION.

L'ILE SABRINA, DANS LES BALLÉNY.

NAVIGATION A TRAVERS UN « PACK ».

LA NEIGE GÈLE SUR LE GRÉEMENT.

Et derrière nous la masse mouvante se refermait.

Puis vint un moment — comme il s'en était trouvé la veille et comme il allait en être à chacune de nos tentatives — où nous ne pûmes plus progresser. Nous étions devant une banquise haute, compacte, chaotique.

Il était cette fois 18 heures. Nous étions entrés dans le pack par 65° 47'56" de latitude S. et 149°19' de longitude E. Nous avions atteint 66° 11'8" de latitude S. Nous avions avancé dans la banquise d'un peu plus de 24 milles et nous n'étions plus qu'à 22 milles approximativement de la Terre Adélie.

La Terre Adélie est haute et à cette distance elle devait être en vue. Nous crûmes l'apercevoir derrière de nombreux icebergs. Mais la Terre antarctique, couverte de glace, a elle-même l'aspect d'un iceberg. Nombreux sont les anciens navigateurs qui ont signalé des terres qui n'étaient que des glaces flottantes.

Nous avons répété nos tentatives jusqu'au 26 février, par différentes longitudes, restant parfois dans la banquise pendant les heures crépusculaires. Nous n'arrivâmes jamais plus près ni même tout à fait aussi près de la Terre Adélie que cette seconde fois.

L'été austral était à sa fin. Nous voyions de la jeune glace se former, naître comme des yeux de bouillon gras, s'étaler en feuilles de nénuphar. Nous devions renoncer.

(1) « Pack » : banquise rompue.
(2) « Floe » : morceau de banquise.

CET IMMENSE ICEBERG TABULAIRE EST L'UN DES SPECTACLES IMPRESSIONNANTS QUE L'ANTARCTIQUE OFFRE AUX NAVIGATEURS.

CE PINGOUIN A AIGRETTES JAUNES INTÉRESSE FORT UN MEMBRE DE LA MISSION AUSTRALIENNE.

A L'ILE MACQUARIE LA CAPTURE D'UN JEUNE PHOQUE PERMETTRA DE NOURRIR NOS CHIENS.

LES ÉLÉPHANTS DE MER DANS L'ILE MACQUARIE.

DÉBARQUEMENT LABORIEUX DANS L'ILE SABRINA.

LE CHEMIN SUIVI PAR L'AVISO POLAIRE (MER LIBRE ET PACK).

EN RECONNAISSANCE SUR LES BORDS D'UN ICEBERG.

Une question, depuis, m'a été souvent posée :

— Est-ce parce que vous étiez partis trop tard que vous n'avez pu atteindre la Terre Adélie ?

Je ne peux répondre que :

— Peut-être.

Partis tard, nous avions moins de temps pour tenter la chance. Mais nous ne savons pas si la banquise était moins dense au début de l'été qu'à la fin. On pourrait supposer le contraire. Les lois naturelles de ces phénomènes sont mal connues ; leur étude est une des raisons de ces expéditions ; elle fut l'intérêt du premier voyage. L'état-major du *Commandant-Charcot* a réuni d'intéressantes observations qui seront publiées.

D'une façon générale, nous avons rencontré la banquise, dans le secteur de la Terre Adélie, plus nord qu'il n'était advenu à nos prédécesseurs. Au contraire, nous avons trouvé l'entrée de la mer de Ross (beaucoup plus à l'est) exceptionnellement dégagée et nous avons pu longer les îles Ballény et même débarquer sur l'une d'elles, ce qui n'avait jamais été fait. L'exceptionnel encombrement d'une région provenait-il de l'exceptionnel dégagement de l'autre ? C'est possible, et diverses remarques nous incitent à le penser. Mais alors, si, étant arrivés plus tôt, nous avions franchi la banquise, n'y eussions-nous pas été bloqués au retour ?

Cette année nos marins profiteront de l'expérience acquise au cours du premier voyage. La mission emporte un petit hydravion « Stinson ». Cet appareil pourra aider à découvrir le meilleur endroit où tenter la traversée des glaces et, dans la suite, à discerner le moment où il sera opportun pour le navire de s'éloigner. Il devra toutefois être utilisé avec une extrême prudence dans une région où les vents se lèvent soudainement et soufflent avec une telle violence que notre anémomètre se bloquait à son maximum avant d'en avoir enregistré toute la vitesse.

Bonne chance au *Commandant-Charcot* !

Il se présente cette fois devant les glaces au début de l'été austral. Mais son succès, ou son échec, dépend essentiellement de l'état de la banquise, qui varie d'une année à l'autre.

En 1840 Dumont d'Urville découvrit la Terre Adélie sans avoir rencontré de pack, mais seulement de très nombreux icebergs.

En 1911. 1912 et 1913 l'*Aurora*, navire de l'explorateur australien Mawson, trouva chaque fois un large passage d'eaux libres vers le 142e méridien Est, devant l'une des limites communes du secteur australien et du nôtre. Nous trouvâmes autant de glaces en cet endroit qu'ailleurs.

On ne saurait donc faire de pronostic.

Le *John-Biscoe*, qui, partant des îles Falkland, ravitaille les bases britanniques établies en Terre de Graham (à l'opposé de la Terre Adélie, sur le cercle antarctique), dut faire cette année, lui aussi, demi-tour dans les glaces.

L'été austral 1948-1949 semble donc bien avoir été particulièrement défavorable à la navigation antarctique. Etait-il exceptionnel ? Ou bien fait-il partie d'un cycle d'années mauvaises ?

Déjà, l'année précédente, le *Wyatt-Earp* n'avait pu atteindre le secteur australien voisin de la Terre Adélie. Par ailleurs, les photographies de cette côte prises douze mois plus tôt par les aviateurs de l'amiral Byrd la montrent partout défendue par la banquise.

Il se peut que nous soyons en période de grande débâcle glaciaire, due à un réchauffement des pôles.

Ce réchauffement a été constaté avec certitude dans l'Arctique, plus fréquenté et plus fréquentable que l'Antarctique.

M. Tchernia, officier océanographe à bord du *Commandant-Charcot*, a observé au cours de notre voyage un réchauffement des eaux antarctiques par rapport aux températures notées à bord du *Discovery II* ; mais les notations comparatives d'une seule année ne permettent pas des conclusions. Les conditions peuvent être cette fois différentes. Bonne chance au *Commandant-Charcot* !

D'autres questions m'ont été posées :

— Qu'est-ce que la Terre Adélie ?

— Une mince part d'un immense continent sans vie enseveli sous des glaces éternelles.

— Est-il donc utile d'y aller ?

— C'est utile du point de vue de la recherche scientifique ; c'est utile et urgent si nous voulons conserver nos droits sur nos derniers « arpents de glaces et de neiges ».

Rencontre sans cordialité d'un chien de la mission et d'un pingouin.

Quand Dumont d'Urville en fit la découverte, en 1840, et en prit possession au nom de la France, il ne put y débarquer et réussit seulement à prendre pied sur un îlot, devant la côte. Depuis, nous n'y sommes pas retournés ; mais la France a réaffirmé ses droits par un décret du 21 novembre 1924 qui rattache cette terre au gouvernement général de Madagascar. Un autre décret, daté du 1er avril 1938, en a défini comme suit les limites :

« Les îles et territoires situés au sud du 60e parallèle de latitude S. et entre le 136e et le 142e méridiens de longitude E. de Greenwich sont de souveraineté française. »

Cela trace un étroit triangle dont le sommet est au pôle.

Tels sont nos titres. Les pays britanniques et la Norvège fondent eux aussi leurs droits dans l'Antarctique sur le fait de la découverte. Ils reconnaissent les nôtres.

Les puissances américaines — Etats-Unis, Argentine, Chili — ont d'autres points de vue. Les Etats-Unis n'admettent pas la possession sans l'occupation. Ils tendent à l'organisation d'un trusteeship.

Pour affirmer leurs droits, les Etats du Commonwealth britannique ont établi des bases temporaires ou permanentes dans leurs secteurs, ils ont accompli des actes de souveraineté tels que la délivrance de licences de pêche à la baleine et la nomination de fonctionnaires spéciaux.

L'Argentine, pour soutenir ses revendications, entretient depuis 1904 une station météorologique aux Orcades du Sud.

Nous, nous n'avions rien fait que prendre deux décrets quand, en 1947, fut accepté le projet d'une expédition.

Au mois d'août 1948 les Etats-Unis entreprenaient des négociations, suggérant une conférence des sept pays qui revendiquent des possessions dans l'Antarctique : Argentine, Australie, Chili, France, Nouvelle-Zélande, Norvège, Royaume-Uni.

Le *Commandant-Charcot* se trouvait partir fort à point !

On le doit à Paul-Emile Victor, qui, alors que le projet était « dans l'air », en sut devenir le réalisateur. Il obtint les premières subventions indispensables, comme il en avait déjà obtenu pour ses voyages au Groenland. Et, l'intérêt national étant cette fois, de toute évidence, en cause, diverses administrations publiques acceptèrent de participer à l'expédition. Le ministère de la France d'outre-mer donna les crédits pour l'achat et la transformation d'un bateau ; l'Office national météorologique délégua un de ses meilleurs observateurs, M. Jalu : la Marine nationale s'offrit à armer le navire, nommant à son commandement un officier particulièrement qualifié, le capitaine de frégate Max Douguet, qui avait été second de la mission française de l'année polaire internationale 1933-1934.

Paul-Emile Victor restait le patron de la mission en Terre Adélie, mais n'y prenant pas lui-même part, il lui donna pour chef un de ses amis, M. Liotard, qui, pour se préparer à ses nouvelles fonctions, s'en fut à un des voyages du *John-Biscoe*. C'est un homme courageux, d'une culture philosophique distinguée, qualités qui doivent l'aider à maintenir la bonne entente dans une équipe nécessairement disparate, appelée à vivre dans un repliement difficile.

La mission aura d'abord à installer sa base. L'équipage du *Commandant-Charcot* l'aidera dans cette tâche et d'abord dans la mise à terre de son lourd et abondant matériel. On imagine mal, ici, les difficultés que cela représente.

La carapace de glace qui couvre la terre antarctique descend jusqu'à la mer. La côte de la Terre Adélie se présente, croit-on, sans abris ; Dumont d'Urville la dit inabordable. Nous n'avons nous-mêmes réussi à prendre pied que difficilement et une seule fois sur l'une des îles Ballény, en un endroit qui pourtant forme grève. La mer était ce jour-là exceptionnellement calme. Les deux jours suivants, nous avons attendu en vain, devant cette île, de pouvoir recommencer. C'est dans des conditions analogues que 300 mètres cubes de matériel devront être mis à terre : une maison démontable, des fûts d'essence de 200 litres, 27 tonnes de charbon, 46 bouteilles d'hydrogène, des mâts de T. S F. plus gros que des poteaux télégraphiques, des groupes électrogènes, des accumulateurs, des vivres pour deux ans, le stock d'équipement considérable que nécessite la vie dans ces régions et tout un matériel scientifique.

Le navire devra mouiller à distance de la côte, conserver à bord un équipage suffisant pour appareiller à tout instant. Le matériel, transporté dans des embarcations, devra être tiré à terre à bras d'homme. Ce travail, qui n'est possible que par mer calme, risque fort d'être souvent interrompu.

La mission profitera de la fin de l'été austral pour compléter l'aménagement de ses locaux. Les quelques raids d'exploration qu'elle envisage ne pourront être entrepris avant le printemps. L'hiver, elle devra vivre le plus possible en vase clos ; on ne va pas dehors pour son plaisir quand souffle un violent blizzard. Tous seront pourtant astreints à des sorties quotidiennes, pour l'entretien du fonctionnement des instruments scientifiques distants de la baraque et pour diverses corvées telles que les soins à donner aux chiens et le ravitaillement en glace pour les besoins domestiques ; douze hommes consomment beaucoup d'eau.

Sur la côte de la Terre Adélie qui suit le cercle antarctique la nuit polaire n'est pas complète. Ce n'est qu'au moment du solstice d'hiver que le soleil ne monte pas au-dessus de l'horizon ; mais pendant de longs mois la lumière du jour est rare et elle est le plus souvent obscurcie par des chutes de neige ou par la neige dont le vent se charge en soufflant sur la terre. Alors le continent antarctique est mort : toute vie en a fui.

Au printemps la vie revient sur la frange du continent. C'est le retour des oiseaux de mer, des phoques et des pingouins. Il annonce aux hommes qui s'enferment dans ces immenses solitudes leur prochaine délivrance.

Le *Commandant-Charcot*, qui reviendra en décembre 1950 ou en janvier 1951 chercher la mission — et peut-être amener une relève — aura entre temps poursuivi l'accomplissement de ses travaux scientifiques. Il sera revenu mazouter à Hobart (Tasmanie) pour retourner dans l'Antarctique compléter ses observations océanographiques et météorologiques, ses études de la banquise, ses relevés hydrographiques, ses recherches aussi concernant la propagation des ondes en fonction de la position du soleil et des couches ionisées de la haute atmosphère.

Son programme ensuite n'est pas encore définitivement fixé, mais il est à peu près certain qu'après s'être une nouvelle fois ravitaillé à Hobart il passera prendre aux îles Kerguélen une mission officielle du ministère des Colonies qui y aura passé l'été austral. Il la conduira à Diégo-Suarez, où il séjournera avant de repartir vers la Terre Adélie.

IL Y A CENT ANS UNE PIÈCE NAISSAIT

LA DAME AUX CAMÉLIAS

PAR DENISE MELLOT

Vers la fin de l'année 1849 le fils du prestigieux romancier à qui nous devons *les Trois Mousquetaires*, après un voyage en Italie, dut s'arrêter à Marseille, sa bourse étant à sec. Installé dans un petit hôtel, dont il ne pouvait régler la note, il attendit les subsides qu'il avaient demandés à son père et à quelques amis. C'est alors qu'il songea à l'idée que lui avait suggérée un vieil ami de son père, Antony Béraud. Dumas fils avait fait paraître deux ans plus tôt un roman : *la Dame aux camélias*.

Fais-en une pièce, lui avait dit Béraud.

Le jeune homme resta trois jours dans sa chambre et écrivit les deux premiers actes.

Puis l'argent attendu arriva. Aussitôt Dumas regagna Paris. Il menait alors une existence assez dissipée. Abandonnerait-il un travail commencé par désœuvrement ? Non. La pièce fut terminée en un mois ; elle plut au père de l'auteur qui la proposa lui-même au Théâtre Historique, mais elle fut interdite par la censure. Antony Béraud la donna au directeur du Vaudeville, qui la mit dans ses tiroirs sans la lire... Un hasard, l'échec d'une pièce, fut la cause de sa création à ce théâtre, qui était très mal en point.

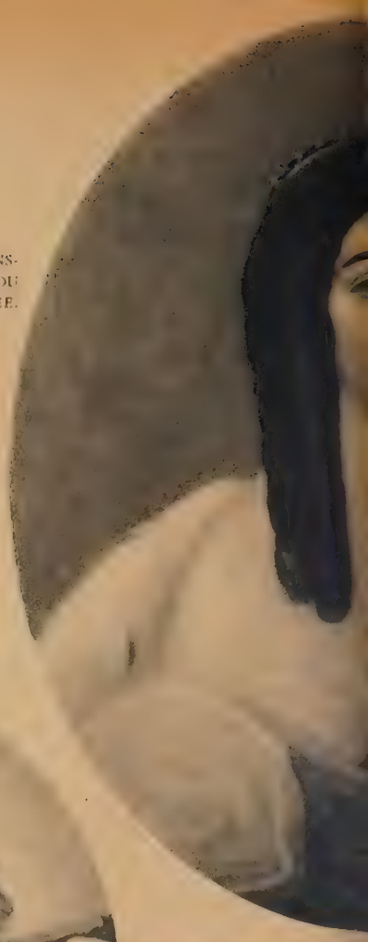
Des comédiens de la troupe ayant lu *la Dame aux camélias* en parlèrent au directeur, qui se décida à la monter. Et la première eut lieu en 1852. Le Vaudeville était alors situé place de la Bourse.

Le Tout-Paris assista à cette première. On y remarquait le duc de Morny, la belle comtesse Lehon, le banquier Mirès et enfin le ban et l'arrière-ban de la critique parmi lesquels Gustave Planche, Jules Janin, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, etc.

Cette salle se montrait très alléchée par un sujet qu'on présentait scabreux. Eugénie Doche, une jolie comédienne jouait la « Dame », et Fechter, Armand. Le premier acte amusa. Le deuxième eut moins de succès, la salle commença à se montrer rétive et cela ne fit qu'augmenter à la scène du père Duval, bien que l'interprète, Delanoy, donnât au personnage, vu sa rondeur, un caractère plus sympathique que ne l'avait voulu l'auteur. L'effet de ce tableau était visiblement à l'inverse de ce qu'en avait escompté Dumas fils.

Pourtant, le troisième acte, avec la poignante résignation de Marguerite, sauva la situation en déclenchant l'émotion parmi ce public blasé.

La fin fut un vrai triomphe. On joua deux



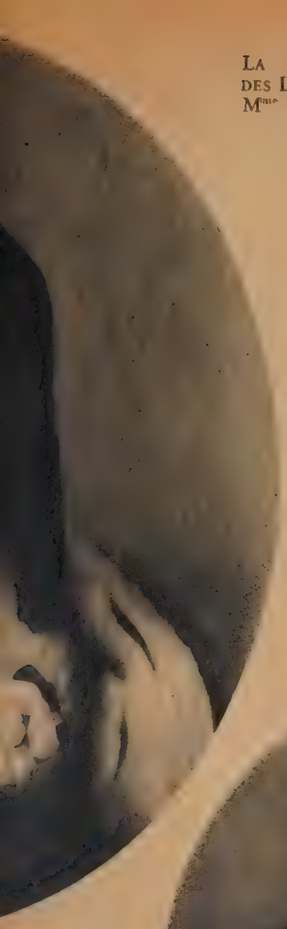
MARIE DUPLESSIS INSPIRA LE ROMAN D'OÙ LA PIÈCE FUT TIRÉE.

AIMÉE DESCLÉE FUT ÉGALEMENT UNE INTERPRÈTE ÉMOUVANTE.

LA MORT DE MARGUERITE GAU
COULER LES LARMES D'INNOMBRA

SARAH BERNHARDT DANS L'HÉROINE DE DUMAS, UN DE SES TRIOMPHES.

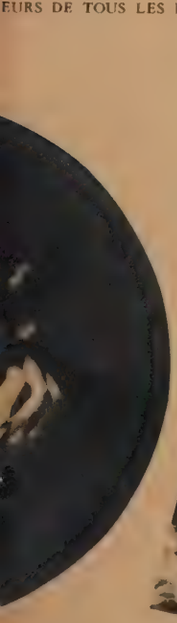
DUMAS FILS, DO
CONNURENT D



La dernière en date des Dames aux camélias, Mme Edwige Feuillère.

Eugénie Doche, qui, en 1852, créa « la Dame aux camélias ».

INE DU DRAME, A FAIT
EURS DE TOUS LES PAYS.



RS PIÈCES
SUCCÈS.

La Duse, actrice italienne, au jeu si personnel et vibrant.

cents fois *la Dame aux camélias*, ce qui représentait alors un énorme succès. La pièce, malgré ses faiblesses, ses poncifs, ses puérilités, est presque devenue classique, elle s'est jouée et se joue encore dans le monde entier, traduite en toutes les langues ; c'est la providence des tournées... déficitaires et des imprésarii en difficulté.

Elle sert de consécration aux comédiennes en renom, suivant l'exemple de Sarah Bernhardt, qui instaura cette tradition. La grande tragédienne à la voix d'or, on le sait, ne dédaignait pas de se produire dans un répertoire que l'on peut qualifier d'assez médiocre. Elle donna autant de soins à *Zaza* et à *la Femme de Claude* qu'à *Hamlet*, *Phèdre* ou *Doña Sol*.

Nous avons vu Ludmilla Pitoëff, très touchante, et Suzy Prim bouleversées par leur interprétation de Marguerite Gautier. Et bien que ce fût surtout pour elles qu'on vint revoir la pièce, ce mérite n'est pas si ordinaire.

Le beau talent d'Edwige Feuillère s'épanouit actuellement dans ce rôle, qu'Eléonora Duse joua naguère avec une simplicité qui surprit le public, mais aussi le conquit.

Dans *la Revue blanche* du 1er août 1897, Alfred Athis disait à son propos :

« Mme Duse a réussi à recréer à travers un texte souvent médiocre et toujours insuffisant une figure admirable et vivante. Elle imposa dès l'entrée la réalité de son personnage par un jeu sobre, animant çà et là la scène de lumineux coups de théâtre, non point factices, mais de saisissantes expressions. C'est ainsi qu'au cours de la première entrevue avec Armand Duval, parmi les frivolités anodines d'un flirt teinté d'indifférente raillerie, la salle tout à coup frissonna de sentir, à un coup d'œil, à une interjection, à un geste différent, la femme soudain conquise passivement et à jamais. »

Que seraient certains succès dramatiques si les bons rôles ne tentaient pas les « grands acteurs » ?

Car la « Dame » est surtout un beau rôle... un rôle toujours tentant pour une comédienne, qui y trouve l'occasion de déployer toutes les astuces, toutes les « ficelles » que l'habitude des planches lui a enseignées, jointes aux meilleurs dons, bien entendu, car la figure de l'héroïne ne supporte pas la médiocrité. Ajoutons que, de nos jours, il n'est rien de tel que le goût d'une vedette pour imposer encore certaines pièces en leur prêtant le charme d'un visage rendu populaire par le cinéma.

Mais en faisant la part belle à l'interprète n'allons pas devenir injustes pour l'auteur. Car ce n'est pas un mérite si mince pour Alexandre Dumas fils d'avoir tiré d'un roman, qui ne fit guère de bruit quand il parut, ce drame qui a bouleversé les publics du monde entier et qui, aujourd'hui encore, nous émeut par le souffle de passion sincère qui s'en dégage

Photographies Harlingue et Harcourt

MINERVE ET MERCURE COURONNENT LE PORTIQUE DE LA MAISON DE RUBENS RECONSTITUÉE PAR LES SOINS DE SES CONCITOYENS. LES ARBRES DU JARDIN ENCADRENT LEURS MASSES VERDOYANTES D'ARCHITECTURES DE STYLE BAROQUE GARNIES DE STATUES.

LA MAISON ET L'ATELIER DE RUBENS

AUCUN touriste passant par Anvers ne saurait se dispenser de visiter la maison de Rubens. Et, même s'il n'est pas très familier de l'histoire de l'art, il ne pourra pas échapper à une certaine émotion en pénétrant dans la grande chambre à coucher. Là Rubens rendit le dernier soupir. Du moins tous les documents recueillis permettent de le croire. Là aussi naquirent les cinq enfants que lui donna sa seconde femme, Hélène Fourment, dont il a si souvent et si tendrement reproduit les traits et la riche carnation de blonde. Près de l'étroite fenêtre qui ouvre sur la cour intérieure, le vieux maître s'est souvent assis lorsque ses rhumatismes ne lui permettaient pas de travailler. Sans doute repassait-il alors en mémoire sa vie bien remplie, digne et fastueuse. Vie de grand artiste, mais aussi de diplomate, d'homme du monde, d'humaniste, dont il sut faire, comme on l'a dit, un chef-d'œuvre d'équilibre et de réussite ».

Dans cette maison d'une rue anversoise, qui longtemps s'appela rue du Canal mais qui porte aujourd'hui son nom, Rubens a passé de longs jours. Il l'acquit en 1610, un an après avoir épousé Isabelle Brant.

La maison se composait alors de deux corps de bâtiments. Rubens les réunit, y ajouta une aile. Puis, comme il voulait un atelier attenant à sa demeure, il fit bâtir sur la cour intérieure une vaste salle de style italien. C'est là qu'il travaillait, qu'il dirigeait ses élèves, qu'il recevait ses clients, ses amis, qui souvent portaient les plus grands noms de l'époque.

Rubens disparu, la demeure, qu'il avait arrangée à sa guise et richement décorée, changea bien des fois de main. De bonne heure, cependant, des voix s'étaient élevées pour réclamer que lui fussent épargnées les vicissitudes qui, presque inévitablement au cours des années, transforment et défigurent. On n'y parvint pas. En 1672 — il n'y avait guère plus de trente ans que Rubens était mort — le bourgmestre Van Schorel tenta, sans succès, d'acquérir pour la ville la maison de l'artiste. Ses successeurs devaient maintes fois renouveler vainement son geste. En 1937 seulement l'expropriation fut réglée et la restauration entamée.

DU JARDIN ON VOIT LES LIGNES ÉLÉGANTES DE LA DEMEURE QUE RUBENS ACQUIT D'UN NÉGOCIANT HOLLANDAIS ET QU'IL FIT REMANIER EN MÊME TEMPS QU'IL LA DÉCORAIT DE FRESQUES ET DE STATUES, ET FAISAIT SCULPTER PAR VAN MILDERT LE GRAND ESCALIER.

POUR LA RESTAURATION, L'ARCHITECTE VAN AVERBEKE EMPLOYA DES MATÉRIAUX RETROUVÉS SUR PLACE.

CET ESCALIER CONDUISAIT AU LOGEMENT DES ÉLÈVES DE RUBENS QUI HABITAIENT CHEZ LEUR MAITRE.

LA SALLE A MANGER S'ÉCLAIRE D'UN LUSTRE VÉNITIEN. LA CHEMINÉE EST DE STYLE RENAISSANCE. AU FOND, UN TABLEAU DE JANSSENS, CONTEMPORAIN DE RUBENS, REPRÉSENTE « L'ABONDANCE ».

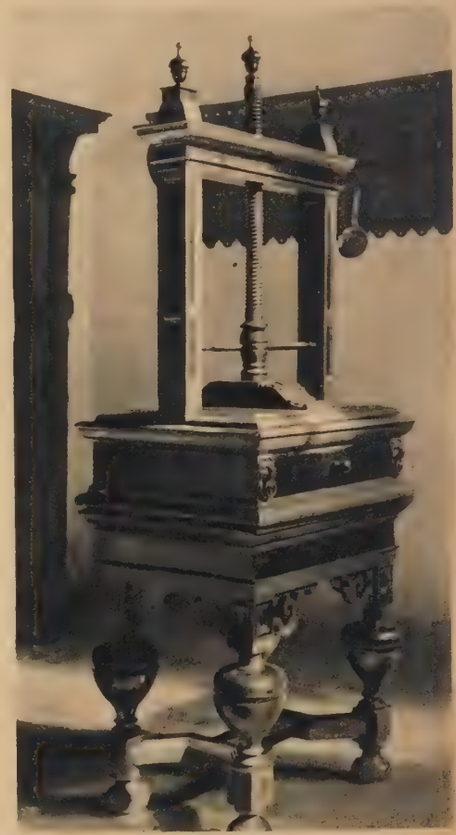
CI-CONTRE, UNE VUE PRISE DE LA SALLE A MANGER. CI-DESSUS, UN AUTRE ASPECT DE L'ESCALIER DES ÉLÈVES. RUBENS NE POUVAIT SUFFIRE PERSONNELLEMENT A TOUTES LES COMMANDES QUE LUI VALAIT SA GRANDE RÉPUTATION, MAIS IL VEILLAIT A TOUT.

UN CHEF-D'ŒUVRE DU GRAND ARTISTE, CE PORTRAIT DE SA PREMIÈRE FEMME, ISABELLE BRANT, AVEC SON FILS, A ÉTÉ INSTALLÉ EN BONNE PLACE.

LA CHAISE DE RUBENS GARDÉE DANS UNE VITRINE.

Et c'est ici qu'éclate la piété d'une cité attachée à honorer le plus glorieux de ses fils. Pour réédifier la maison du peintre tous les matériaux provenant de la démolition qui purent être utilisés le furent. Il n'y entra à peu près pas une brique neuve ; on récupéra de la pierre blanche et du granit ; on fit resservir les poutres. Les maçons relevèrent les murs sur les fondations anciennes, les tailleurs de pierre s'astreignirent à la coupe du XVII[e] siècle ; les menuisiers répétèrent leurs devanciers. Des portes, des plaques de foyer, des cheminées retrouvées furent remises en place.

VIEUX LIT FLAMAND A BALDAQUIN ET PRIE-DIEU DANS UNE CHAMBRE AU PREMIER ÉTAGE.



DANS L'OFFICE SE TROUVE UNE PRESSE ANCIENNE.

L'escalier monumental fut une réplique de l'escalier sculpté par Van Mildert. Des meubles, des sièges, dont quelques-uns ont appartenu à Rubens, garnissent les salles où se voient plusieurs de ses toiles. Il s'est assis devant cette table ; cette armoire peut-être a contenu le linge d'Hélène...

Ainsi se perpétue au cœur d'Anvers maritime et commerçant, dans cette maison où ses amis pourraient revenir sans trop s'étonner, le souvenir d'un des plus vastes génies de l'art.

R. D.

Photographies Dédé.

LE PROBLÈME DE L'ÉLECTRICITÉ EN GRANDE-BRETAGNE

Les habituelles paralysies de notre réseau électrique, causées par la trop grande sécheresse en été et les hivers rigoureux qui gèlent nos potentiels hydrauliques, sont-elles une exclusivité française ?

Les autres pays européens connaissent-ils des difficultés du même ordre, comment les ont-ils résolues ?

Nous avons choisi d'étudier le problème de l'électricité en Angleterre parce qu'elle est aujourd'hui au premier plan de l'actualité du fait qu'elle se refuse à subir passivement ses difficultés, mais veut les *ordonner* pour les résoudre.

Le rapport de l'Electricity Commission du 31 mars 1947 spécifie que la production électrique était répartie entre 564 compagnies d'importance très variable. C'est ainsi, par exemple, que dans une même commune l'énergie électrique pouvait provenir de plusieurs centrales appartenant à des compagnies d'exploitation *différentes*, appliquant à une même catégorie de consommateurs des tarifs *différents*, et (c'est un comble !) n'ayant aucun réseau d'interconnexion en cas de panne. Cela constitue, il est vrai, un cas extrême, puisque même une entreprise unifiée qui alimente centres urbains et communes rurales environnantes se trouve dans l'obligation d'appliquer des tarifs plus élevés aux régions les plus éloignées, sans quoi le consommateur urbain serait imposé au profit du consommateur rural.

Dès 1936 une commission d'enquête (rapport Mac Gowan) souligne la gravité du problème. A ce qu'avait d'irrationnel cette forme d'exploitation dispersée s'ajoutait une demande sans cesse croissante d'année en année : en 1945 plus de 37 milliards de kWh, soit une augmentation de 53 % sur la moyenne d'avant guerre. Ce chiffre passant à plus de 40 milliards de kWh au moment de la nationalisation.

Le 22 septembre 1946, Herbert Morrison, leader de la Chambre des Communes, annonce le projet de nationalisation. Cette déclaration ministérielle avait été précédée de négociations entre le gouvernement et les principales compagnies. Les lettres échangées sur ce sujet (publiées dans le *Times* du 23 juillet 1946) montrent du côté gouvernemental la volonté de faire appel une fois de plus à la conscience civique anglaise, si solide que tout peut être demandé pour le bien du pays sans qu'aucun citoyen songe à se dérober : « Le ministre se rend bien compte que la politique de votre association est de s'opposer à la politique de nationalisation du gouvernement, mais il a pensé que, dans l'intérêt du pays et dans l'intérêt futur de l'électricité et de ses employés, vous consentiriez peut-être à mettre à sa disposition votre immense expérience de l'industrie. » Mais le représentant des associations répond en substance « que le gouvernement expose ses plans exacts et l'association jugera si l'intérêt de l'industrie et de ses employés coïncide avec les vues gouvernementales, mais elle est absolument convaincue que la nationalisation de l'industrie et son transfert aux mains de l'Etat sont contraires à tous les intérêts précités ». C'est pourquoi l' « Electricity Bill », publié en janvier 1947, fut établi sans le concours des compagnies d'électricité.

Le compte rendu des séances de la Chambre des Communes des 3 et 4 février 1947 mériterait d'être cité en entier.

Bien entendu, le projet fut critiqué avec véhémence par les conservateurs.

« Depuis vingt ans que je suis au parlement, dit M. Hudson, je n'ai jamais entendu un ministre défendre une mesure d'aussi inadéquate façon... Les avantages du projet, s'ils existent, ne se manifesteront que dans l'avenir, tandis que les inconvénients qu'il entraînera devront être supportés dans le présent, ce présent très désagréable où le gouvernement a plongé le pays. Il est de l'intérêt du consommateur d'obtenir du courant électrique bon marché et abondant sans différence de traitement injustifiée entre les consommateurs. »

Passant ensuite à la question du dédommagement des actionnaires, il proteste contre le fait que « les actions furent évaluées en bonnes livres Anderson et seront remboursées en livres Dalton dévaluées ».

Quoi qu'il en soit, la Chambre des Communes, par 340 voix contre 165, a voté le 4 février 1947 la nationalisation de l'électricité. La loi entrait en vigueur moins de huit mois après.

L'acte de nationalisation divise le pays en quatorze districts autonomes et indépendants, sous la coupe d'un organisme central, la B. E. A. (British Electricity Authority).

Le Nord de l'Ecosse reste en marge de cette organisation en raison de l'exploitation de ses ressources hydrauliques.

En effet, 97,5 % de l'énergie électrique proviennent d'installations thermiques, et seuls 2,5 % d'installations hydrauliques (North of Scotland Hydro-electric Board et Pays de Galles). Le projet d'équipement hydroélectrique en Ecosse prévoit qu'en 1952 cette société produira un septième de l'énergie électrique de la Grande-Bretagne, soit environ 15 %. Signalons qu'en France il y a à peu près équivalence entre ces deux sources d'énergie électrique.

Dans le cadre de cette organisation, la B. E. A. a pour tâche principale d'assurer à la production d'électricité un débit toujours croissant et d'en rendre la consommation plus économique aux usagers. Dans ce but elle a repris et complété un programme d'amplification de la production élaboré et en partie réalisé par le C. E. B. (Central Electricity Board). Ce programme comporte, outre le développement et la modernisation des installations existantes, la création de nouvelles centrales qui doivent être en état de marche en 1952. Pour se faire une idée exacte de l'importance de ces projets, il paraît intéressant de signaler que ce plan nécessitera l'apport de 450 millions de livres ; les améliorations totales d'ici 1954 coûteraient environ 750 millions de livres sterling.

Mais quelle peut être la demande pour nécessiter de tels investissements ?

A cette question un expert de la British Electricity Authority a répondu :

« La production totale en 1947 était de près de 44 milliards d'unités (kWh) et s'est révélée insuffisante à tel point que nous devons prévoir une hausse annuelle de puissance d'environ 1.500.000 kWh pendant les cinq prochaines années. A titre de comparaison les chiffres de la production française pour 1947 étaient un peu plus de 26 milliards de kWh. (13 milliards provenant des centrales thermiques et 13 milliards pour les centrales hydrauliques.)

— Comment se répartit cette consommation ?

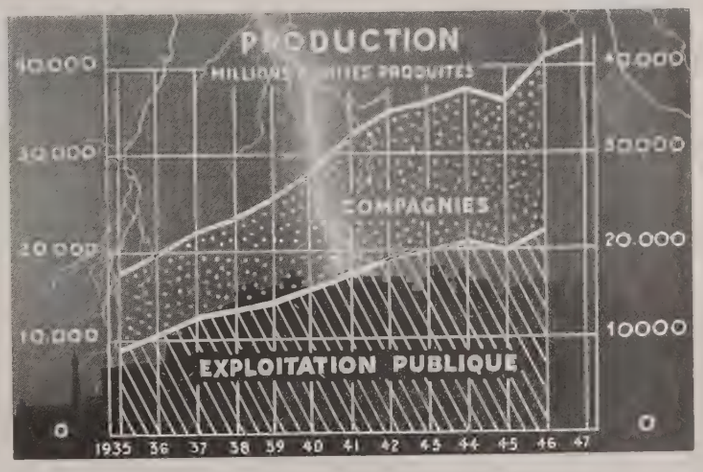
— Le contingent le plus élevé est évidemment absorbé par l'industrie, le contingent domestique en est très voisin. Chose curieuse, dans l'augmentation des besoins électriques de 1936 à 1948 la consommation domestique subit un accroissement de 109 %, alors que l'accroissement industriel pour la même période est de 75 % et de 20 % pour les autres catégories d'usagers. En traduisant sur le plan de la consommation globale nous obtenons les chiffres suivants : consommation domestique, 26,3 % (en 1938), contre 32,3 % (en 1946), alors que la consommation industrielle se maintient à un taux inchangé, légèrement supérieure à la moitié du total de l'énergie consommée.

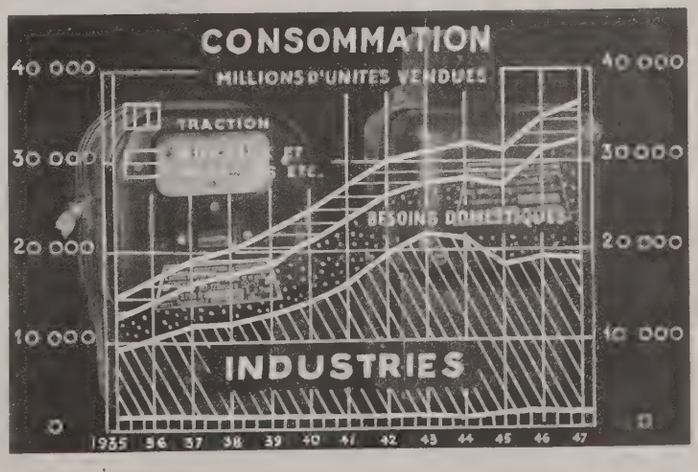
— Les vastes projets d'amplification brièvement exposés plus haut en vue de faire face à l'énorme accroissement de la demande peuvent-ils être réalisés sans amener une augmentation des tarifs de vente ?

— *Clearly this is a fantastic situation !* (franchement, c'est une incroyable situation) fut la première réponse. Que sir Stafford Cripps dans un discours d'octobre 1947 ait demandé aux consommateurs privés de se restreindre *even to the extent of occasional disconfort* (même s'il en résulte un inconfort temporaire) se justifie par la nécessité de donner toute priorité à l'industrie, qui doit produire au maximum pour exporter le maximum. Mais en étudiant le problème de plus près on constate ceci : la demande domestique en énergie électrique doit être satisfaite si l'on veut pouvoir faire face totalement aux exigences de l'industrie. Car c'est la consommation domestique qui rapporte à la B. E. A. le plus d'argent, lequel permet, d'une part, de maintenir à un prix très bas le courant industriel, d'autre part, le réinvestissement des bénéfices pour la réalisation du plan d'expansion.

» Mais, et c'est là où la situation devient réellement « fantastic », le prix moyen du kWh domestique est beaucoup trop bon marché. Ce qui suit sera donc (la question électricité domestique étant le point crucial du problème) une analyse du caractère de la demande domestique (le kWh domestique coûte environ 2 francs). »

Pendant la guerre la demande en électricité n'a fait que croître (voir graphiques ci-dessous montrant l'activité industrielle intense et aussi la rareté et le coût croissant du charbon domestique). Le facteur charbon, associé aux impôts personnels croissants et au prix de l'électricité virtuellement stable, a intensifié la demande d'électricité domestique dans des proportions que nous avons mentionnées plus haut. Il n'y a malheureusement aucun graphique officiel publié sur le prix moyen par unité payé par le consommateur domestique. Avant la guerre l'électricité coûtait moins cher en Angleterre que partout ailleurs dans le monde, et plus de 97 % des consommateurs payaient 1 penny, et pour les deux tiers d'entre eux le prix était même réduit de moitié. Si l'on se base sur les prix de 1937-1938 par rapport à 1946-1947, il résulte que le consommateur domestique paie actuellement son courant *7 % de moins* par unité, tandis que les manufactures paient *33 % en plus*. En fait les tarifs de l'électricité domestique sont en 1947 encore plus ou moins protégés par une décision du gouvernement de guerre, qui pense qu'ils doivent demeurer





« gelés ». Les tarifs industriels, de leur côté, ont évolué avec les prix du charbon, mais pas dans les mêmes proportions. Le prix moyen du charbon passe de 20 shillings la tonne en 1938 à près de 50 shillings à l'heure actuelle (2.500 francs la tonne).

Pendant la même période le rendement calorifique du charbon a baissé de 4 %. D'autre part une décision gouvernementale en 1946 a supprimé la taxe d'achat sur tous les appareils électriques ménagers. Il découle de ces considérations : augmentation du prix du charbon, abaissement de la capacité calorifique de celui-ci, suppression des taxes sur les articles ménagers électriques, que le consommateur privé est littéralement poussé à user de l'électricité. Car, compte tenu du prix des unités respectives (charbon, électricité) et du rendement calorifique, le prix du chauffage, par exemple, est sensiblement le même dans les deux cas. Quelle tentation pour une maîtresse de maison que l'emploi du courant électrique : propreté, suppression possible de domestiques ! Mais, dans les circonstances présentes, user du courant électrique pour le chauffage, par exemple, à la place de charbon signifie que les manufactures risquent d'être fermées faute de courant.

On peut conclure de cette analyse que l'attribution à chaque consommateur d'une certaine quantité de kWh par mètre carré de son appartement ainsi qu'un contingent minimum pour la cuisine et une augmentation du prix du kWh pourraient :

1° Eviter que le consommateur ne préfère l'usage de l'électricité à celui du charbon, qui est plus cher ;

2° Permettre des additifs au plan d'expansion, qui en haussant la production au niveau de la demande autoriseraient à nouveau, au bout de la période d'amortissement, une réduction du prix de l'unité électrique ;

3° Eviter en partie la hausse des produits industriels.

On peut conclure aisément que seul le temps permettra à l'opinion publique de se prononcer sur les avantages de la nationalisation.

Dans le cas de l'Angleterre, cette nationalisation paraissait nécessaire. Sur le plan financier, c'est une entreprise bénéficiaire à l'heure actuelle.

Le mot de Kierkegaard « qui veut trop expliquer cesse lui-même de comprendre » justifie la volontaire concision de cette étude, mais les références données avec rigueur permettront d'épuiser le sujet.

Il n'est pas possible de terminer ce travail sans mentionner une intéressante réalisation nouvelle. La Grande-Bretagne, du fait de la guerre, a été amenée à construire des centrales électriques génératrices mobiles, sur voies ferrées ou sur bateaux. Dans son exposé en anglais Mr. Thaller signale que l'U. R. S. S. a commandé à la Grande-Bretagne une centrale mobile de 125.000 kW.

Enfin, les ingénieurs anglais espèrent sous peu utiliser les progrès faits dans le domaine des moteurs à réaction pour l'équipement des centrales électriques.

A.-H. Faillant et B. Woringer.

Au bistouri électrique, le chirurgien vétérinaire fait une ovariotomie sur une chatte.

SOUS LE SIGNE DE LA CROIX BLEUE

LES ANIMAUX ONT LEURS MÉDECINS

par Robert Coulom

Il n'y a pas deux cents ans que la médecine vétérinaire a reçu ses lettres de noblesse.

Le professeur Leclainche, qui s'en est fait l'historien, attribue à l'influence des idées platoniciennes et surtout chrétiennes l'éclipse prolongée subie, à l'aube des temps modernes, par une profession qui dans l'antiquité avait pourtant connu en Egypte, en Grèce, à Rome, à Byzance plusieurs siècles de faveur marquée. Si des théologiens mysogines n'ont, en effet, poussé que rarement le manque de galanterie jusqu'à se demander si les femmes ont une âme, la doctrine de l'Eglise a toujours été constante sur un autre point : affirmer que les animaux n'en ont pas. D'après le savant professeur, ce fait expliquerait le scrupule ressenti par les praticiens chrétiens à faire bénéficier des ressources de leur art ces « corps sans âme » que représentaient pour eux, au sens propre de l'expression, les bêtes.

Livré à l'empirisme, l'art vétérinaire tombe aux mains des maréchaux ferrants, hongreurs, écuyers, bergers, bouviers, veneurs et, bien entendu, guérisseurs campagnards.

Parmi les causes qui à l'époque contemporaine amenèrent des esprits éclairés à pressentir l'utilité d'une médecine vétérinaire rationnelle sans doute faut-il citer, sur le terrain des faits, la fréquence chez le bétail des épizooties, c'est-à-dire des maladies animales à très vaste diffusion, ainsi que la gravité tragique de la mortalité chez les chevaux, devenus des auxiliaires indispensables des lourdes et belliqueuses armées du Roi-Soleil et de son successeur. Sur le plan des idées il y a certainement lieu de faire entrer en ligne de compte le développement de l'esprit philosophique ainsi que l'intérêt légèrement amusé que se mirent à porter aux hôtes des prés et des forêts les sectateurs du nouveau culte en vogue, celui de la Nature.

FONDATION DES ÉCOLES VÉTÉRINAIRES

Toujours est-il que l'illustre Buffon, précurseur en ce domaine comme en beaucoup d'autres, écrivait en 1753, dans son *Histoire naturelle* : « La médecine que les anciens ont appelée vétérinaire n'est presque plus connue que de nom. Je suis persuadé que si quelque médecin tournait ses vues de ce côté-là et faisait de cette étude son principal objet il en serait bientôt dédommagé par d'amples succès. »

Ce ne fut pourtant pas à un médecin, mais à un ancien avocat, Claude Bourgelat, que revint le mérite de fonder en France la première école de médecine animale.

Après avoir quitté le barreau, Claude Bourgelat était successivement devenu mousquetaire, puis écuyer chargé de la direction de l'académie d'équitation de Lyon, puis détenteur du privilège des carrosses publics sur les places de la ville. Le 4 août 1761, un arrêt du Conseil l'autorisait à établir dans la capitale de la soie une école pour le traitement des maladies des bestiaux. L'ouverture de l'Ecole de Lyon eut lieu le 1er janvier 1762. Nommé, le 1er juin 1764, « directeur et inspecteur général de l'Ecole royale vétérinaire de Lyon et de toutes les écoles vétérinaires établies ou à établir dans le royaume », Claude Bourgelat ouvrit en 1765 une seconde école, provisoire

« Un peu enflé, le fond de cette gorge ! »

Injection intraveineuse. Ne bougeons plus !

L'examen du sang, auxiliaire du diagnostic.

Se laisser ausculter semble un plaisir...

Dernier coup de séchoir pour être beau !...

L'Ecole nationale vétérinaire d'Alfort est une école, un hopital, une ferme... et un internat. Voici la « cité » ou logent les élèves.

Prof[r] Marcennac (chaire de chirurgie).

Un des plus jeunes « enfants » de la maison.

Travail dans la joie, presque générale.

d'ailleurs, à Paris : celle-ci fut transférée l'année suivante au château d'Alfort, un peu au sud de Charenton, sur la rive gauche de la Seine.

Moins de deux siècles après la mort de Claude Bourgelat, survenue le 3 janvier 1779, toute une science s'est créée. La médecine vétérinaire a maintenant ses praticiens, ses chercheurs, ses éducateurs ; elle dispose de ses hôpitaux et de ses cliniques, de ses laboratoires, de ses écoles (Alfort, Lyon et Toulouse). L'Institut a compté — et compte encore dans ses rangs — des vétérinaires éminents. Une des sections de l'Académie de médecine, la cinquième, est la section « médecine vétérinaire ». Enfin il existe actuellement une académie vétérinaire, composée de quarante membres, et un Ordre des vétérinaires, institué en 1942.

A LA CAMPAGNE ET A LA VILLE

Bien entendu, les conditions d'exercice de la profession diffèrent profondément à la campagne et à la ville.

A la campagne l'usage n'est guère d'amener à la consultation du praticien un animal malade ou blessé (d'ailleurs, dans bien des cas, comment s'y prendrait-on ?). C'est le vétérinaire rural qui se rend chez la clientèle. A la fois médecin, chirurgien, pharmacien, accoucheur, il a des occasions diverses et, bien souvent, inopinées de faire preuve d'aptitudes multiformes.

Dans la plupart des villes, le patient sera traité soit par un vétérinaire de médecine générale, soit par un spécialiste.

A Paris et dans quelques grandes villes certaines cliniques vétérinaires ne le cèdent en rien ni par la qualité de leur équipement ni par le luxe de leur installation aux cliniques les plus élégantes fréquentées par la clientèle humaine.

Dans des hôtels particuliers, situés dans des rues calmes, ce ne sont que parois ripolinées en blanc, carrelages et mosaïques. Aux murs des photos de vedettes, d'hommes politiques, de champions, représentés neuf fois sur dix en compagnie de leur cocker ou de leur chat siamois favori, témoignent par la chaleur et par l'ingénuité des dédicaces qui y figurent de la tendresse de cœur et de la sincérité, souvent méconnues, des personnages qui les ont tracées. Mais, suivant la jolie expression du docteur F. Méry, les spécialistes des animaux d'appartement, des animaux de tendresse ne sont-ils pas d'abord les médecins de l'inquiétude humaine ?... Sur des tapis de caoutchouc mousse les ombres blanches des assistants et des infirmières glissent sans bruit. C'est de leurs lèvres que tombera, à l'instant opportun, le mot qui rendra espoir et courage à la propriétaire accablée d'un fox eczémateux ou tamponné par une camionnette. Ce sont leurs mains gantées qui maintiendront dans un instant le malheureux toutou sous le regard d'aigle du « patron » et qui, en cas d'intervention reconnue nécessaire, lui injecteront doucement la bienfaisante piqûre qui l'enverra pour quelques minutes vers le pays des rêves canins.

Dans certaines agglomérations, comme Chantilly ou Maisons-Laffitte, situées à proximité d'hippodromes, c'est à l'intention des chevaux de course que de somptueuses cliniques se sont montées. Il n'est pas rare que les vétérinaires qui les dirigent prennent brusquement l'avion pour aller opérer à Epsom ou à Ascot un pur sang réputé. Dans ces palaces pour solipèdes les pensionnaires mènent grande la vie de château.

A ALFORT

C'est surtout à Alfort, à Lyon et à Toulouse, sièges des trois grandes écoles vétérinaires françaises, que l'on trouve pour les animaux l'équivalent d'un hôpital.

En arrivant à un carrefour de routes sillonnées de lourds camions, on distingue des bâtiments bas, de longs murs, une grille. On pense tout de suite aux hôpitaux de vieilles villes militaires comme Versailles ou Nancy.

Dès 8 heures du matin, avant que les portes s'ouvrent pour la consultation gratuite, on a en spectacle l'assemblage le plus curieusement disparate de gens et d'animaux. Comme nous le dit, en souriant derrière ses lunettes, le directeur de l'école, le professeur C.-J. Bressou : « Ici, nous acceptons tout le monde, du papillon à l'éléphant. »

A l'issue de la consultation les patients les moins éprouvés repartiront nantis d'une ordonnance, quittes à revenir se représenter dans un délai donné pour subir de nouveaux examens. Les autres seront traités sur place. Rien n'est d'ailleurs plus pittoresque que l'intérieur de cet hôpital, d'une étendue de plus de 12 hectares, qui apparaît tour à tour comme une écurie, comme une étable, comme une basse-cour, comme un jardin et où des senteurs campagnardes saisissent âprement les narines.

De même que dans les hôpitaux réservés à la race humaine, la médecine et la chirurgie vont de pair, à Alfort, avec l'enseignement. Alors qu'au régiment c'est le nombre des galons qui marque la hiérarchie, on reconnaît, à l'école, les maîtres des élèves au fait que seuls les maîtres ont droit à la blouse blanche, tandis que les disciples sont vêtus de blouses brunes qui les font quelque peu ressembler au populaire Nectar.

Ces jeunes gens ont, pour la plupart, quelque chose de sain, de sérieux et d'alerte. Leurs milieux

d'origine sont, d'ailleurs, extrêmement divers. Une statistique, ramenée à cent élèves, a donné à ce sujet les résultats suivants : fils de vétérinaires, dix ; d'agriculteurs, vingt-six ; d'officiers, trois ; de fonctionnaires, vingt-six ; d'ingénieurs, quatre ; de commerçants, vingt-six ; de membres des professions libérales, sept ; origines diverses, trois.

UN BILAN ÉDIFIANT

Grâce aux efforts et aux mérites de grands *patrons* disparus ou encore vivants, grâce également à ceux d'éminents praticiens privés, la médecine et la chirurgie vétérinaires ont progressé à pas de géant.

Sur le terrain le plus élevé, il convient de mettre en évidence le fait que la technique vétérinaire n'a cessé de rendre à la science pure les services les plus signalés. On ne saurait oublier, par exemple, que les travaux de Pasteur sur le charbon et sur la rage ont pris appui sur une série de recherches et de découvertes dont beaucoup étaient dues à des vétérinaires d'Alfort. Depuis, c'est Henri Bouley et Chauveau qui ont créé la pathologie comparée ; c'est Leclainche et Vallée qui ont découvert la séro-vaccination du charbon symptomatique et qui, en mettant à la disposition des chirurgiens leur sérum polyvalent, ont permis de sauver des milliers de vies humaines. C'est un vétérinaire, Camille Guérin, qui a créé, avec Calmette, de l'Institut Pasteur, le fameux B. C. G., rendu obligatoire par la loi. C'est un vétérinaire, Gaston Ramon, qui a découvert les anatoxines et qui est l'initiateur des vaccins associés (tels qu'antitétanos, diphtérie et typhoïde) dont l'emploi est devenu réglementaire dans la plupart des armées du monde. A l'heure actuelle, ce sont des vétérinaires qui préparent, pour Bogomoletz, les sérums dont il a besoin pour mener à bonne fin ses travaux.

Dans le domaine de la chirurgie, bien des méthodes opératoires, bien des innovations (comme l'enclouage des fractures, par exemple) ont été expérimentées sur les animaux par des vétérinaires avant de passer dans la pratique en chirurgie humaine. Enfin, dans nombre de domaines divers ce sont encore des vétérinaires qui procèdent sur nos infortunés frères inférieurs à des expériences jugées trop dangereuses ou trop incertaines pour pouvoir être tentées sur des hommes.

L'ÉLEVAGE, CRÉATEUR DE « MONSTRES UTILES »

D'autre part, ne l'oublions pas tout en le déplorant sincèrement, les saints François d'Assise ont toujours été rares et ils le sont de plus en plus. L'homme est peut-être un loup pour l'homme, mais il en est à coup sûr un pour les animaux.

Puisque les plus fervents amis des chiens, des chats et des oiseaux ne sont presque jamais des pratiquants du végétarisme intégral, il y a de fortes chances pour que le problème de l'alimentation carnée reste pendant longtemps au premier plan des préoccupations des hommes. Et ce sont des vétérinaires qui sont responsables de la salubrité des viandes destinées à la consommation, c'est-à-dire à la santé de plus de 40 millions de Français.

Dans ce domaine de l'alimentation humaine, que ne peut-on pas encore attendre, suivant le professeur Bressou, de la science vétérinaire !... Cette science, il faut bien en convenir, a toujours travaillé à transformer en « monstres » adaptés aux besoins alimentaires de l'homme certaines espèces d'animaux domestiques. Alors que, si la science ne violait pas les lois de la nature, une vache produirait normalement 250 litres de lait chaque fois qu'elle met au monde un veau, n'arrive-t-on pas à lui en faire produire jusqu'à 20.000 litres en deux ans ? N'arrive-t-on pas aussi, par la méthode des instillations d'hormones, à faire produire du lait par des vaches qui ne sont encore, « officiellement », que des génisses et, par l'implantation de pellets d'ovaires, à transformer un coq hors d'âge en un succulent chapon ?

PERSPECTIVE D'AVENIR

Conscients de l'importance des résultats qu'ils ont déjà obtenus, confiants dans un avenir qu'ils entrevoient peuplé de découvertes et d'applications presque miraculeuses, beaucoup de vétérinaires nous semblent regretter qu'en France les postes-clefs dont dépend l'orientation de l'élevage se trouvent aux mains des agronomes et non dans les leurs. « En France, disent les plus combatifs d'entre eux, une véritable *politique de l'animal* reste encore à peu près entièrement à créer. » Mais sans doute n'est-il pas trop tard pour bien faire...

De toute façon, peut-être est-il heureux pour les bêtes que la science, qui a tant fait pour elles, ne soit pas encore parvenue à leur apprendre à lire. Un regard sur les lignes qui précèdent aurait pu leur révéler que ce n'est pas toujours par simple amitié pour elles que travaillent les vétérinaires qui leur veulent le plus de bien. Dans la plupart des cas l'objectif véritable de la médecine vétérinaire, c'est, à travers l'animal, l'agrément, la santé ou la félicité de l'homme. Mieux vaut que les animaux n'en sachent rien !...

Photographies *France-Illustration*.

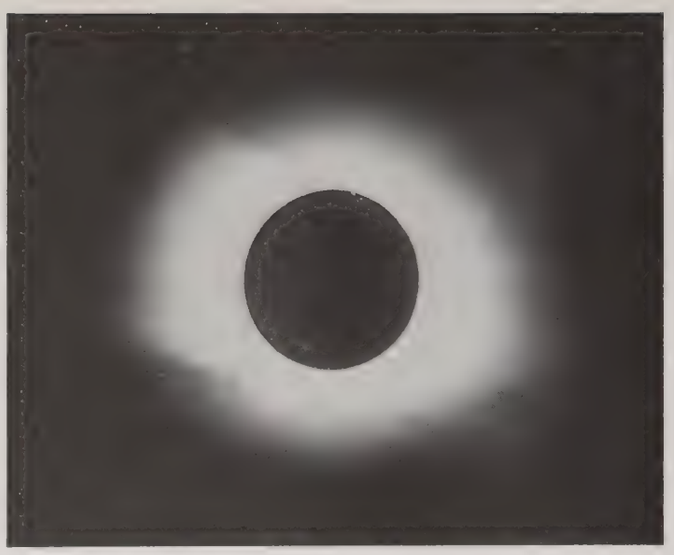
LEÇON CLINIQUE DU PROFESSEUR MARCENNAC.

AVANT D'OPÉRER CE CHAT, ON L'ANESTHÉSIE.

LE CHAPITRE QUOTIDIEN DES CHIENS ÉCRASÉS.

IMMOBILISÉ SUR UNE TABLE OPÉRATOIRE BASCULANTE, CE CHEVAL A LES YEUX COUVERTS D'UN MASQUE POUR LUI ÉVITER TOUTE ANGOISSE AVANT L'ANESTHÉSIE.

DE LA BOMBE A URANIUM



VÉRITABLE « USINE ATOMIQUE », LE SOLEIL PROCÈDE A LA SYNTHÈSE CONTINUE DE L'HÉLIUM A PARTIR DE L'HYDROGÈNE, PAR « LE CYCLE DE BETHE ». — C'EST CETTE NOUVELLE SOURCE D'ÉNERGIE, TRÈS SUPÉRIEURE A LA « FISSION » DE L'URANIUM, QUE LES PHYSICIENS-INGÉNIEURS D'OUTRE-ATLANTIQUE S'EFFORCENT AUJOURD'HUI DE REPRODUIRE A L'ÉCHELLE HUMAINE. (Photographie de la couronne solaire prise au cours d'une éclipse.)

A LA « BOMBE A HYDROGÈNE »

La retentissante déclaration du sénateur démocrate Erwyn Johnson, membre de la Commission de l'énergie atomique américaine, n'a pas surpris les spécialistes. Tous les « atomistes » du monde savent que les Etats-Unis s'efforcent aujourd'hui de mettre au point une super-bombe à l'hélium-hydrogène qui surclassera la bombe atomique actuelle, tout autant que celle-ci surclassa la vieille poudre.

Si l'on songe que le propre maire d'Hiroshima, après pointage des cartes d'alimentation, vient d'évaluer à 200.000 le nombre des victimes d'une unique bombe atomique, on mesurera toute l'étendue du péril qui, en cas de conflit, menacerait la civilisation.

PRINCIPE DE « TRANSMUTATION »

La matière, on le sait, est formée d'unités indépendantes, appelées atomes », chaque atome pouvant être représenté — très schématiquement — comme un minuscule système solaire dans lequel des électrons négatifs tournent à grande vitesse autour d'un noyau positif. Ce noyau, dont la structure véritable est encore mystérieuse, est formé d'un agglomérat de particules positives, les *protons*, et de particules neutres, les *neutrons*. Protons et neutrons ont la même masse ; il suffit à un proton de « perdre » une charge électrique déterminée (c'est-à-dire un électron positif) pour se transformer en neutron, et inversement.

Pour conduire de l'énergie à partir de la matière, on est conduit à briser les noyaux d'atomes ; cette opération se fait en « bombardant » les noyaux à l'aide de projectiles rapides, presque toujours des protons ou des neutrons.

Quand un proton, particule positive, s'approche d'un noyau, il est tout d'abord repoussé violemment, puisque celui-ci se trouve également chargé positivement. Toutefois, si le proton possède une vitesse suffisante, il arrive à vaincre cette répulsion — au moment où il se trouve à une distance à peu près égale à son diamètre — et il est alors soumis à une *attraction* extrêmement puissante, de la nature de la « gravitation universelle ». Il achève alors de tomber sur le noyau, comme un aérolithe, et y demeure prisonnier. La structure du noyau se trouve ainsi modifiée : c'est ce que les alchimistes auraient appelé une « transmutation ».

L'EXPLOSION DE L'URANIUM

Le noyau atomique de l'uranium (ou du moins de l'isotope 235), lorsqu'il est frappé par un neutron à une vitesse convenable, explose en se divisant en deux parties, projetées en sens inverse. L'énergie ainsi libérée est de 120 millions d'électrons-volts, chaque gramme d'uranium libérant ainsi la même énergie que la combustion de 3.000 tonnes de charbon.

Le mécanisme de la rupture est aujourd'hui bien connu. Un neutron « lent » pénètre dans le noyau, qui contient déjà 92 protons et 143 neutrons. Déjà très instable, l'architecture du noyau ne va pas pouvoir résister à cette intrusion. Une fraction infinitésimale de seconde plus tard, le noyau perturbé va exploser en formant deux noyaux plus petits, qui sont généralement un noyau de lanthane et un noyau de brome. En outre, et c'est là ce qui nous intéresse, trois neutrons se trouveront libérés : ce sont eux qui percuteront à leur tour les noyaux voisins, assurant la *désintégration en chaîne*.

Dans cette explosion atomique aucune particule ne disparaît, mais il n'en est pas de même pour la masse : un millième de la masse du noyau d'uranium ne se retrouve pas dans la somme des masses des diverses particules ; il s'est transformé en énergie, cette énergie, précisément, qui anime les noyaux et les neutrons violemment projetés par l'explosion.

Le bilan de l'opération s'établit ainsi. *Avant l'explosion* : un noyau d'uranium, de masse 234,954, plus un neutron, de masse 1,007, soit au total 235,961. *Après l'explosion* : un noyau de lanthane, de masse 145,6, plus un noyau de brome, de masse 87,27, plus encore trois neutrons, de masse 3.021, soit au total 235,751.

La « perte de masse » est donc de 235,961 moins 235,75, soit 0,21, ou un millième environ de la masse primitive du noyau, qui s'est métamorphosé en énergie.

Dans les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki on estime qu'une part considérable de la charge atomique a dû se trouver dispersée en pure perte sans avoir le temps de se fissionner ; le rendement théorique de l'opération était, d'autre part, comme nous venons de le voir, de un millième, rapporté au taux d'équivalence d'Einstein. Il n'est nullement exagéré de dire que la limite théorique de puissance des engins atomiques est de l'ordre de *plusieurs milliers de fois* la puissance de la bombe d'Hiroshima.

LA BOMBE A HYDROGÈNE

Avec la bombe à hydrogène nous n'avons plus affaire au plus « lourd » des noyaux d'atomes existants, mais au plus léger, celui de l'hydrogène, qui n'est autre qu'un proton isolé. Aussi ne s'agit-il plus ici d'une dislocation initiale de l'édifice atomique, mais d'un « cycle » en quatre étapes, le cycle de Bethe, celui-là même par lequel les astro-physiciens expliquent actuellement la chaleur du Soleil. Le cycle de Bethe met en œuvre deux corps différents, l'hydrogène, qui constitue en quelque sorte le « combustible atomique », et le carbone, qui se retrouve intact à la fin de l'opération, jouant un véritable rôle de catalyseur ».

Voici les quatre étapes de l'opération : Un noyau d'hydrogène (c'est-à-dire un simple proton), animé d'une grande vitesse par « agitation thermique », rencontre un noyau de carbone (constitué par six protons et six neutrons) et vient s'y incorporer, malgré la répulsion électrique. Le nouveau noyau ainsi formé est instable ; il comporte sept protons et six neutrons, architecture inadmissible, les atomes naturels possédant tous un nombre de neutrons égal ou supérieur à celui des protons. Qu'arrive-t-il ? Un proton se hâte de se transformer en neutrons, *avec émission d'un électron positif*.

Il y a donc formation d'un isotope lourd du carbone qui n'existe pas dans la nature.

Arrivons à la deuxième étape. Cet isotope lourd du carbone va se trouver bombardé à son tour par les noyaux d'hydrogène et donnera naissance à un élément comportant sept protons et sept neutrons, qui n'est autre que l'*azote* naturel.

Troisième étape, cet azote, infatigablement bombardé par les noyaux d'hydrogène, donne naissance à un isotope lourd de l'azote, avec émission d'un nouvel électron positif.

Ici les choses changent ; la quatrième étape est une véritable « fission » de l'azote lourd, analogue, toutes proportions gardées, à la rupture de l'uranium. Cette fission s'opère sous l'action du bombardement des protons. L'azote lourd disparaît, fournissant du carbone naturel, qui se trouve régénéré, plus de l'*hélium* : c'est ainsi qu'on s'explique la présence de ce corps dans le Soleil.

En outre, ces ruptures d'atomes, tout comme la fission uranique, s'accompagnent d'une libération d'énergie considérable, la formation d'un gramme d'hélium dégageant environ 150 milliards de « thermies », du fait que la « disparition de masse » par particule est ici considérable. A titre de comparaison, la fission d'un gramme d'uranium fournit envirn 20 millions de thermies « seulement ».

DES POSSIBILITÉS APOCALYPTIQUES

L'application « pratique », ou du moins militaire, du « cycle de l'hydrogène » appelle des observations précises.

Tout d'abord la notion de *masse critique* est absente, autrement dit la réaction peut se produire avec des quantités minimes de matière. On sait que l'uranium, au contraire, ne peut « exploser atomiquement » que quand il se présente sous un volume suffisant ; tel est, du reste, le principe du déclenchement des bombes atomiques, qui fonctionnent sans amorçage, par rapprochement brusque de deux blocs d'uranium de masses individuelles inférieures à la masse critique. La disparition de cette sujétion de masse permettra peut-être d'envisager, dans l'avenir, l'utilisation de « piles à hydrogène » de petite puissance sur des véhicules ou pour des usages domestiques.

La température joue en revanche un rôle essentiel. C'est elle qui communique aux protons une énergie suffisante pour qu'ils arrivent à percer la « barrière électrique » des noyaux d'atomes à bombarder. Le calcul indique que la température en question est de l'ordre de 15 millions de degrés au minimum. Dans le Soleil des températures notablement supérieures existent, ce qui justifie l'hypothèse de Bethe ; malgré cela les quatre étapes du cycle se déroulent sur des temps énormes ; on estime qu'il faut *5 millions d'années* pour qu'un atome d'hydrogène se transforme en hélium !

Les physiciens arriveront-ils à faire mieux que la nature ? Sera-t-il possible de réaliser des températures très supérieures à 15 millions de degrés afin d'accélérer formidablement le cycle de Bethe, qui devrait se dérouler en une fraction infime de seconde au lieu de s'étaler sur plusieurs millions d'années ? On l'espère... si l'expression n'est pas ironique en pareille matière.

Aux dernières nouvelles la « super-bombe » fonctionnerait grâce à une déflagration atomique auxiliaire de plutonium ou d'uranium produisant, en l'espace d'un éclair, une température locale de 20 à 25 millions de degrés. Cet éclair thermique déclencherait une deuxième désintégration atomique, qui serait précisément le cycle de Bethe, formidablement accéléré... La réussite technique d'un tel processus ne paraît malheureusement pas utopique ; et l'on peut se demander ce qui restera de notre civilisation et même de notre planète après une guerre où seraient employés des engins d'une telle puissance.

PIERRE DEVAUX.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les prix de fin d'année.

Nos lecteurs ont été informés, bien avant que le prix Goncourt fût donné, que M. Robert Merle avait des chances de l'obtenir pour son *Week-end à Zuydcoote* (Gallimard). Le pronostic était bon. Nous avons dit alors (dans *France-Illustration* du 19 novembre) tout ce qui fait de cet ouvrage un livre à succès. Nul doute que le prix Goncourt n'ouvre à M. Merle une brillante carrière. A lui d'accomplir maintenant l'œuvre digne de la remplir.

Comme presque chaque année maintenant, c'est le prix Théophraste-Renaudot qui a couronné l'ouvrage littéraire de qualité : *le Jeu de patience,* de M. Louis Guilloux (Gallimard). Ce n'est pas là le livre d'un débutant. M. Louis Guilloux est un homme d'une cinquantaine d'années, qui a derrière lui une œuvre solide. M. Daniel Halévy l'avait distingué, voilà un quart de siècle, à l'époque où il dirigeait les « Cahiers verts ». Depuis lors deux romans, *le Sang noir* et *le Pain des rêves,* avaient consacré sa valeur. Qu'a-t-il manqué à M. Guilloux pour sortir non de l'obscurité mais de la pénombre dont va le libérer, souhaitons-le, la réparation tardive qui lui est donnée aujourd'hui ? Un peu de chance, peut-être. Et peut-être aussi un peu plus de zèle à se pousser dans la vie littéraire. Ce probe écrivain n'est pas homme à perdre du temps à ce qui n'est pas son travail et l'élaboration de son œuvre. Il a passé des années à composer ce *Jeu de patience* qu'il a publié cet automne. Quand il entreprend l'évocation d'un monde et d'un temps, il s'y donne tout entier.

Le monde qui vit dans ce livre est une petite ville de province, en Bretagne, le pays de M. Louis Guilloux. Le temps est celui qu'il faut pour qu'une génération passe et que les jeunes deviennent vieux. Le romancier contemple avec une immense tendresse ce canton d'humanité et toutes les vies qui s'y mêlent. Ce n'est pas un roman qu'il a écrit, mais dix ou vingt qui s'enchevêtrent dans ses huit cents pages. Les personnages paraissent et disparaissent tour à tour. Les années même qu'ils ont vécues sont appelées à prendre forme et couleur sous nos yeux sans être soumises à l'ordre chronologique. Les jeux de la mémoire poétique les font émerger de jadis, après qu'on a parlé d'aujourd'hui ou d'hier, au gré de l'inspiration qui essaie de recomposer le dessin de la destinée. Et c'est la même tentative qui essaie de faire un ensemble avec tant de vies dispersées.

M. Louis Guilloux ne chérit pas seulement les hommes ; il aime l'humanité. Il voudrait lui trouver un sens et un ordre. C'est pourquoi il s'essaie à cet interminable « jeu de patience » avec tous les petits morceaux de vie incohérente qu'il voit autour de lui. Il voudrait que la vie fût sinon un monument, au moins une victoire. Elle n'est sous ses yeux, pour finir, qu'une immense bataille perdue. La matière humaine, qu'il a longuement maniée avec autant d'amour que de talent, passe entre ses doigts comme un sable fin. Il a tenté de vaincre le temps et il est vaincu par lui. Il a rêvé de rassembler les hommes, et ceux-ci demeurent un monde éparpillé. Ce qu'il réussit à faire, c'est de rendre toutes ces créatures d'autant plus attachantes qu'elles sont malheureuses, ou seulement déçues. Son livre n'est pas trop long pour les user comme la vie elle-même les userait, à l'image de la pierre, serait-ce la plus dure, dont un filet d'eau vient toujours à bout.

Le prix Femina est allé à *la Dame de cœur* (Corrêa), de Mme Marie Le Hardouin. C'est un roman bien fait, où il y a beaucoup de métier. Son auteur y a brodé des subtilités psychologiques sur un fond de vie en province et de château familial comme un compositeur invente des variations sur un thème traditionnel.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

La Fête du gouverneur.

Faut-il s'indigner, hausser les épaules, se lamenter ? Je pose ces questions à propos de *la Fête du gouverneur,* de M. Alfred Adam, représentée par la compagnie Grenier-Hussenot au théâtre de la Renaissance. Très objectivement, je me bornerai à répondre qu'il est fâcheux de voir des comédiens intelligents et sympathiques se tromper à ce point. Il est vrai que leur cas n'est pas isolé. Quand la Comédie-Française peut commettre l'erreur de monter *Jeanne la folle,* il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Manquons-nous à ce point d'auteurs dramatiques ? Je n'en suis nullement persuadé. Mais il faut savoir risquer, prendre ses responsabilités, et, les difficultés financières aidant, la notion de risque, malgré les apparences la seule rentable, semble avoir échappé depuis longtemps aux directeurs de théâtre.

Pour en revenir à *la Fête du gouverneur,* le premier acte s'est déroulé au milieu d'une indifférence ennuyée. Que nous étions cependant bien disposés ! Le rideau s'était levé sur un charmant décor de Jean-Denis Malclès, qui représentait un parc exubérant, égayé de cages à canaris et à papegais. Un gouverneur rubicond, assis sur une balançoire, écoutait un compliment chanté par cinq ou six conseillers en tube et habit noir, la poitrine barrée d'une écharpe multicolore. Cela partait comme une bouffonnerie à faire déboutonner le gilet. Pourquoi n'avons-nous ri qu'à une seule réplique, et juste comme tombait le rideau ? Mystère. Au deuxième acte nous avons compris que le gouverneur en question, homme d'âge, était follement amoureux de la jeune et altière Virginia, laquelle ne parvenait pas à se décider entre lui et un vicomte plein de quant-à-soi. Le gouverneur attendait la visite du procureur, en l'honneur de qui la fête allait être donnée, et il espérait que la belle allait enfin se déclarer. Parmi les attractions figurait un faux magnétiseur, Rojare, et un vrai, Carolus. Ce dernier acceptait d'imposer sa volonté à Virginia en faveur du gouverneur. Et nous ne riions toujours pas. Mais Carolus, après avoir prouvé sa compétence — qui nous valait quelques menus gags et, entre autres, des séries de gifles très clownesques — était mis en présence de Virginia ; immédiatement sous le charme, il enlevait la belle, ne revenait qu'au troisième acte, et fort déconfit. Car ce magnétiseur irrésistible était annihilé par l'amour, il devenait un mouton bêlant, une variété d'Hercule chez Omphale, et Virginia, d'abord subjuguée, ne voulait plus d'un amant désormais sans pouvoir. Tout s'arrangera finalement lorsque le faux magnétiseur aura rendu confiance au vrai, qui, du même coup, reconquerra Virginia. Il paraît que cela fait un conte philosophique sur les fatalités de l'amour et la nécessité d'imposer sa volonté aux femmes. Nous supplierons donc M. Adam de renoncer à la philosophie, qui lui réussit mal, et de revenir à une fantaisie sans prétention, où ses chances sont plus sûres.

L'interprétation, comme il fallait s'y attendre, pâtit de l'insuffisance du texte. Olivier Hussenot, dans le rôle du gouverneur, est resté, en beaucoup moins drôle, le capitaine Hurluret. De Jean-Pierre Grenier-Carolus, on ne pouvait demander qu'il nous fît rire d'un personnage aussi factice. Louons toutefois Jacques Dynam, Jacques Hilling et Jacques Dufilho pour leurs silhouettes bien venues et leur comique de bon aloi, et rendons à la cavalière beauté de Mlle Anne Vernon l'hommage qu'elle mérite.

C'est égal ! tant d'efforts, tant de bonne volonté, un tel luxe de mise en scène dépensés quasi en pure perte ! Ah ! pleurons Jacques Copeau !

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Un Homme marche dans la ville.

Voici un film d'un grand intérêt, bien que ses défauts soient évidents et que ses qualités non seulement soient moins apparentes, mais risquent de nuire à sa carrière publique plus que ses défauts. Voyons ceux-ci tout d'abord.

Le plus sensible tient dans l'interprétation de Ginette Leclerc (dont le nom ne figure pas au générique ni dans la publicité par un caprice de la vedette). Elle n'est pas la femme du rôle (qui est celui d'une épouse malheureuse en ménage et non d'une allumeuse vulgaire), elle en charge les effets, la sensualité agressive, qui lui donnait une personnalité, s'est appesantie fâcheusement et, comble de disgrâce, la complicité d'éclairages brutaux et un maquillage peu flatteur confèrent un aspect bestial à ses traits. Photogéniquement parlant, le spectateur est peu enclin à manifester de la sympathie pour une héroïne à ce point disgraciée.

Le scénario est le second point faible. Le roman dont il est tiré vaut par son réalisme dans la peinture des milieux de dockers. Son anecdote est trop banale et trop négligemment racontée pour l'écran. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que l'enquête policière n'ait pas d'intérêt en elle-même, puisque nous connaissons le coupable et que nous n'éprouvons aucune inquiétude pour le sort de l'innocent soupçonné. Mais alors pourquoi tenter mollement de faire marcher ce genre de ressorts dont on est quand même bien décidé à ne pas se servir ?

Enfin, le dialogue, tout en copiant avec fidélité le vocabulaire et la syntaxe du langage parlé, sonne faux.

Toutes ces réserves faites, *un Homme marche dans la ville* n'en est pas moins une des œuvres marquantes de cette année, parce qu'elle contient une évocation puissante du port du Havre et de la vie quotidienne des dockers. Marcel Pagliero confirme, après *la Nuit porte conseil,* qu'il est un véritable metteur en scène. S'il a eu sans doute quelques difficultés à diriger des acteurs dans une langue qui n'est pas la sienne, il triomphe dès qu'il s'agit de les faire se mouvoir.

Moins convaincante, mais néanmoins intéressante, est la volonté de Marcel Pagliero de lutter contre les poncifs de l'écran sans chercher à les remplacer par des attractions équivalentes. Ainsi, il a certainement eu raison de ne pas vouloir que Ginette Leclerc fût maquillée et habillée comme une vedette et de lui imposer l'apparence de l'ouvrière qu'elle incarne. Fallait-il aller pour cela jusqu'au parti pris de laideur ? L'exemple de Madeleine Robinson dans *les Frères Bouquinquant* prouve le contraire. Félicitons-le aussi de ne pas essayer de nous faire prendre le couple de protagonistes pour la millionième réincarnation de Tristan et Yseult et d'avoir précisé le caractère fugace, incomplet et sordide de leur liaison.

PETITES CHRONIQUES

LA VENTE DES ÉCRIVAINS COLONIAUX

En compagnie de M. Boisdon, président de l'Assemblée de l'Union française, de la princesse Yukan-Thor, tante du roi du Cambodge, de M. Letourneau, ministre de la France d'outre-mer, et de plusieurs hauts fonctionnaires des colonies, M. Vincent Auriol a inauguré la vente organisée par l'Association des Ecrivains coloniaux et maritimes, que préside M. Jean d'Esme, et qui avait attiré une très grande affluence.

M. Miguel Aleman, président de la République du Mexique, donne audience à M. Jacques Kayser, en voyage d'enquête dans l'Amérique Centrale. Dès le retour de notre collaborateur nous publierons les déclarations que le président Aleman a bien voulu faire à l'intention des lecteurs de *France-Illustration*.

NOTRE PROCHAIN SUPPLÉMENT

Le 24 décembre paraîtra notre prochain SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE. *Il aura pour titre :*

LES CONTES DE L'IGLOO

Ces « dix petites histoires esquimaudes », recueillies par Edward L. Keithahn, ont été adaptées par notre collaboratrice Louise Weiss et s'accompagneront de nombreuses [illegible].

Nous rappelons que ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec France-Illustration

NOIR ET BLANC

présente à ses lecteurs

le plus beau CADEAU de NOËL

son NUMÉRO SPÉCIAL

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

L'histoire intime du Quartier Latin

La Messe de Minuit aux BAUX

Une soirée à l'Opéra (la mode en 1950)

Le champagne, le foie gras et les truffes

Les belles de nuit de Paris

etc.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE :

Léon Noël, *Témoignage d'un chef : le Général Guillaumat* (Editions Alsatia, 135 pages). Nul n'était plus qualifié pour évoquer la figure du général Guillaumat que l'éminent ambassadeur M. Léon Noël, qui fut directeur de son cabinet au ministère de la Guerre, puis délégué général du commissariat de la République en Rhénanie. Grâce à sa documentation personnelle et à la correspondance privée que Mme la générale Guillaumat a mise à sa disposition, il campe une biographie alerte et colorée de ce grand chef qui n'a peut-être pas eu dans la reconnaissance du grand public la place qu'il mérite et dont la mort, à Nantes, en mai 1940, est passée à peu près inaperçue.

Ses qualités de commandement — énergie méthodique, lucidité, ardeur de volonté, préparation méticuleuse des opérations — furent mises en lumière dans la bataille de la Marne. Il est le type du combattant, avec son horreur innée des parlottes et de la paperasse. Ses méthodes personnelles n'ont pas toujours l'heur de plaire en haut lieu ; on le lui fait sentir. Ses jugements sur ses subordonnés sont remarquables : on trouve dans ses papiers, à l'occasion de l'attaque de Douaumont, une mention élogieuse du capitaine de Gaulle, parti à l'assaut en tête de la 10e compagnie du 33e d'infanterie.

Depuis l'année 1915, il a compris que la solution de la guerre était dans les Balkans. « C'est là, écrit-il, que sera la décision. » En décembre 1917, il prend le commandement en chef de l'armée d'Orient. « Je n'ai rien trouvé comme plan de défense, écrit-il, comme projet d'opérations, rien, rien, rien. » Il met au point l'offensive qui sera menée jusqu'à la victoire par Franchet d'Espèrey. Le mérite de cette victoire est assez grand pour que les deux hommes se le partagent. Gouverneur de Paris, commandant de la Ve armée, puis de l'armée du Rhin, il ne dissimule pas les inquiétudes que lui laisse le traité de Versailles. Il remplit une mission dans ces Balkans dont le souvenir lui est cher et revient avec une impression optimiste de l'effort grec, mais des doutes sur l'unité yougoslave. Placé hors cadre en 1933, il vit dès lors dans l'angoisse que lui inspire notre impréparation militaire et sera de ceux que la défaite accablera sans les surprendre.

LA GÉOGRAPHIE POLAIRE :

Amiral Byrd, *Mes explorations : épisodes d'une vie aventureuse* (Pierre Ducray, 272 pages), « traduit de l'américain », par Claude de Leschaux. L'amiral évoque son éducation de pilote, jalonnée de chutes dramatiques, et surtout l'attraction invincible qu'exerce de tout temps sur lui l'exploration des pôles. En un temps où l'aviation ne disposait pas des perfections techniques que nous lui connaissons, il organise, en 1925, sa première expédition. Le pôle Nord est atteint le 9 mai 1926, à 9 h. 2, heure de Greenwich. Byrd a réalisé le rêve de sa vie : un rapport au Département de la Marine atteste que « le capitaine de corvette Richard Evelyne Byrd peut justement affirmer avoir survolé le pôle Nord ».

Il se lance à l'assaut du pôle antarctique en 1928. Sa peinture de cette région, en sommeil depuis des millénaires, est impressionnante. « Le silence y est si profond qu'on pourrait presque le tenir dans sa main. » Le 26 novembre, à 1 h. 14, heure de Greenwich, il survole le pôle Sud et laisse tomber un petit drapeau américain sur cette extrémité australe du globe. Le cercle antarctique lui a laissé une vision de cauchemar : celle du « Cimetière du Diable » où la nature multiplie les pièges tendus aux navigateurs : icebergs en dérive, brouillards oppressants, suaire de vapeurs pareilles à des fantômes flottants, sanglots de la mer battant l'accès des grottes...

Mais, contrastant avec ces sinistres images, voici la nuit polaire, avec son insondable sérénité, l'éclat de ses légions d'étoiles, la marée mouvante de l'aube, les réfractions de la lune aux couleurs diaprées, bleu pâle, vert tendre, rouge clair — splendeurs qui célèbrent « la beauté de la terre et l'inestimable valeur de la vie »...

ALBERT MOUSSET.

A LA MAISON DE L'AMÉRIQUE LATINE

M. Georges Bidault, président du Conseil, a été l'hôte du Comité de la Maison de l'Amérique latine, que préside le professeur Pasteur Vallery-Radot. Dans l'allocution qu'il a prononcée, M. Bidault a rappelé les sympathies que la France a toujours trouvées dans les pays de l'Amérique latine et formé le souhait que ces liens intellectuels et sentimentaux servent à d'utiles rapprochements économiques.

UN CYCLE D'ÉTUDES SOCIALES

M. Alexandre Parodi, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères représentant le gouvernement, a présidé l'ouverture d'un cycle d'études sociales européen organisé à Paris à l'hôtel du palais d'Orsay. Au nom du gouvernement il a souhaité la bienvenue aux participants de ce cycle, qui est dirigé par M. Jacques Doublet, maître des requêtes au Conseil d'Etat. (Sur la photo, à la gauche de M. Parodi, qui a, à sa droite, M. Delierneux, directeur de la division des activités sociales à l'O. N. U.).

CONGRÈS DE MÉDECINS MILITAIRES

L'Association des médecins-majors des Etats-Unis a tenu récemment à Washington son 56e congrès. De nombreux médecins militaires étrangers étaient venus y assister. Les congressistes ont discuté les questions intéressant leur spécialité et visité de nombreuses expositions et plusieurs hôpitaux afin d'examiner les derniers progrès techniques. La France était représentée à ce congrès par le médecin général Lucien Jame, directeur du service de santé au ministère de la Défense nationale, qu'on voit à droite sur notre photographie.

CHARLES DULLIN

Après Jacques Copeau le Théâtre perd Charles Dullin, dont le nom est lié à l'évolution de l'art scénique français depuis quarante ans : il a succombé à l'hôpital Saint-Antoine aux suites d'une opération chirurgicale à l'âge de soixante-quatre ans.

Ses débuts à Paris furent laborieux et longtemps il joua de petits rôles avant d'être engagé à l'Odéon par Antoine. C'est au théâtre des Arts qu'il se révéla dans le « Carnaval des enfants » et les « Frères Karamazov », mais son nom reste attaché à l'ardente pléiade que Jacques Copeau avait groupée autour de lui au Vieux-Colombier. En 1921 Dullin, qui entre temps avait collaboré avec Gémier à la Comédie-Montaigne, s'installait au théâtre Montmartre, devenu l'Atelier, où il connut des fortunes diverses, enregistrant de beaux succès avec *Volpone, le Faiseur, Voulez-vous jouer avec môa, Chacun sa vérité,* etc., mais supportant aussi de sévères échecs parce qu'il se refusait à sacrifier à la banalité et à la vulgarité. Tenu de lutter sans cesse contre une santé fragile, Charles Dullin a succombé à la peine, épuisé par ses recherches et ses déboires. Mais il compte au premier rang des novateurs qui ont enrichi notre théâtre d'une mise en scène originale et sans cesse renouvelée.

DANS LES HOPITAUX

A l'usage des hôpitaux les techniciens américains viennent de présenter une scie électrique destinée à couper les plâtres appliqués sur les fractures.

Jusqu'à présent cette opération, effectuée au moyen de grands ciseaux, comportait quelque difficulté pour le praticien et de nombreux désagréments pour le patient.

Ces inconvénients sont écartés, puisque le nouvel instrument pénètre sans la moindre difficulté dans le plâtre et cesse de trancher dès que la peau est atteinte.

La scie est animée en effet d'un mouvement alternatif si petit et si rapide (28.000 allées et venues à la minute !) que la peau, grâce à son élasticité naturelle, vibre au rythme des dents d'acier.

FRANÇOIS CHARLES-ROUX

Ambassadeur de France

CINQ MOIS TRAGIQUES aux AFFAIRES ÉTRANGÈRES

21 Mai — 1er Novembre 1940

480 fr.

PLON

J. Blot. « Tête de Bretonne. »

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Nous attendions depuis longtemps une exposition André Marchand. Cet artiste, qui compte parmi les plus doués de notre époque, s'était en un temps penché vers la peinture abstraite et se sentait nettement attiré vers des formes trop littéraires.

Pourquoi, alors que la peinture est un art purement plastique conçu pour la joie des yeux par le rythme des lignes et l'harmonie des couleurs, pourquoi sombrer dans un faux intellectualisme ?

Aussi André Marchand comprit-il l'erreur qu'il risquait de commettre et est-il revenu, au contact de sa Provence natale et à celui de la Bourgogne, à des conceptions plus saines de la plasticité de l'art. Le thème de la tauromachie semble l'avoir plus spécialement inspiré : l'arène, la mise à mort de l'animal, conçue comme un rite divin, l'antithèse entre l' « homme-héros » et la bête, tout cela il semble bien que Marchand l'ait compris, mais plastiquement il n'a fait que l'effleurer. Pourquoi cet artiste, dont le dessin fut si subtil, s'est-il négligé à ce point en dessinant des pattes désarticulées à son taureau ? Comparez avec un dessin de Géricault, conservé au Louvre, le *Sacrifice de Mithra*, et vous apprécierez la densité et la puissance de celui-ci.

Cette exposition d'œuvres récentes montre Marchand dans une évolution du plus grand intérêt : la beauté de ses coloris, et parfois les arabesques de ses lignes ravissent l'artiste épris de beauté. (Galerie Beaux-Arts.)

MARINE

L'édition de 1950 des *Flottes de combat* vient de paraître (Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales). Cet important travail présente d'année en année la situation des forces navales dans le monde. Indispensable au spécialiste, il atteint aussi un public qui s'intéresse de plus en plus aux choses de la mer.

L'œuvre commencée par le commandant de Balincourt en 1897, continuée par le commandant Bréchignac, est poursuivie aujourd'hui par Henri Le Masson, dont nos lecteurs ont, à maintes reprises, aprécié les études sur les questions navales. La nouvelle édition est particulièrement riche en illustrations puisqu'elle ne contient pas moins de 1.083 photographies et schémas. Le récent conflit a, en effet, grossi les principales flottes de multiples unités dont certaines, imposées par l'ampleur des opérations stratégiques, ont constitué de réelles innovations, tels que les dépanneurs d'aviation, les bâtiments de soutien rapprochés pour débarquement, les docks flottants mobiles, les chalands porte-chars, etc.

Présentée par un avant-propos qui laisse entrevoir l'aspect des flottes de demain, cette abondante documentation ordonnée par un index forme un ouvrage attrayant doublé d'un solide instrument de travail.

CHEMINS DE FER

L'utilité d'un agenda de poche ne se discute plus. Tout homme actif et précis possède cet objet indispensable de la vie moderne. Mais, parmi les multiples éditions qui chaque année sont lancées dans le commerce, il reste à savoir que choisir.

L'agenda « Pour le Rail » (Documents et Collections d'Art, 6 *bis*, rue de l'Abbaye, Paris), étudié jusque-là pour les cheminots, s'adresse également en 1950 aux usagers des chemins de fer. Cette innovation lui ouvre donc un public illimité.

L'édition 1950 comprend tout d'abord un agenda courant, largement conçu (deux jours à la page), avec indication quotidienne du nombre de jours écoulés et restant à courir, un tableau des fêtes mobiles, des saisons, des éclipses, un calendrier de l'année 1950 et de l'année 1951, un répertoire d'adresses à noter et de nombreux emplacements de notes récapitulatives. En outre on y trouve le « digest » d'un véritable bureau de renseignements, les principales relations rapides et les données statistiques du rail. Une carte schématique pour le calcul rapide du montant d'un billet et des cartes détaillées du réseau français forment un petit atlas. Ce « secrétaire de poche », toujours à votre disposition, est d'un format pratique et se présente sous une élégante et solide reliure.

LIVRES D'ÉTRENNES

POUR LES JEUNES...

La Bibliothèque rose de Hachette, qui a tant contribué au divertissement des petits, leur apporte cette année, tout comme aux grands, un roman américain. *Sur la piste de l'Oregon*, de Mary Jane Carr (traduction Jeanne Fournier-Pangoire), illustrations de Henri Dimpre), comblera chez ses lecteurs le goût des aventures avec Peaux-Rouges et chevauchées. A leur intention aussi Jeanne Foulquier a écrit *le Trésor de Pierrepic*. Aventures aussi, mais d'un autre ton et où la bonne humeur ne perd jamais ses droits.

Dans la Bibliothèque verte, qui n'a pas moins de fervents, réédition de l'inépuisable *En Famille*. De Joseph Kessel une belle histoire dramatique et mouvementée, *Fortune Carrée*. Et voici enfin, sobrement racontée par Jean d'Esme, la vie de *Leclerc*, la plus belle leçon d'énergie et de patriotisme.

Chez Delagrave, Louis de Saint-Quentin a entrepris de raconter aux enfants l'histoire de la Berbérie, cette terre africaine qui connut, au cours des siècles, la domination des Phéniciens, des Romains, de maints autres peuples et qui est aujourd'hui l'Afrique du Nord française. Sujet difficile, austère même, et dont on pouvait craindre qu'il ne rebutât ceux à qui il était proposé. Or Louis de Saint-Quentin a réussi un récit clair, alerte, vivant et où il a su dégager sans insister les leçons de l'histoire de manière telle qu'il intéressera les parents autant que les enfants. Les illustrations en noir et en couleurs de Robert Herrmann et les croquis géographiques de Max de la Fargue achèvent de faire de *3.000 ans chez les Berbères* un livre de grande classe.

Delagrave réédite aussi dans une élégante présentation et avec de spirituels dessins de Mirabelle le roman fameux de Jules Sandeau, *Mademoiselle de la Seiglière*.

Enfin, toujours chez le même éditeur, la Bibliothèque Juventa offre aux jeunes imaginations avec *Robin des Bois* toutes occasions de s'enflammer.

On trouvera aux Editions Charles Lavauzelle et C^ie^ une série de livres de contes présentés sous d'amusantes couvertures coloriées qui passionneront les petits. Citons *le Maquis de la Mardondon, les Contes du Chabridou, les Contes de la Folle Avoine, le Tambourin d'argile*, dont le texte est de M. Bourliaguet, *Veillées au clair de lune*, de G. Dubois. Chacun de ces volumes contient une vingtaine de contes charmants abondamment illustrés. Ajoutons-y un récit d'un savoureux régionalisme : *Tante Clafoutis*, de Thérèse Foussard, histoire de quatre petits Parisiens réfugiés à la campagne.

Autre album qui fera la joie des tout-petits : *C'est arrivé à Issy-les-Brioches*, dont les dessins sont d'André François (la Bibliothèque française).

Les Mémoires d'un singe. Traduction et illustrations de Jean Chièze (Editions I. A. C.).

Singe indépendant du zoo de Vincennes, ainsi se qualifie Galopin, dont voici les Mémoires. Ils sont à la fois un album d'images, un carnet de croquis — car Galopin a un joli brin de crayon — un recueil de notes prises au cours de promenades à travers le magnifique parc zoologique. Les « petits » auront grand plaisir à passer des heures en compagnie des animaux, grâce à ce livre qu'ils feuilletteront souvent. Et les « grands » aimeront aussi ces pages où l'anecdote se mêle à l'observation.

Au moment où le Petit Poucet adresse la parole à ses frères, voilà que l'on entend *réellement* la voix du Petit Poucet, un peu caverneuse il faut le dire, prononcer cette longue sentence : « Ne craignez rien, mes frères, nous rentrerons ensemble au logis. Suivez mes cailloux blancs. » Ce miracle se produit grâce à un dispositif ingénieux : un petit disque de matière plastique fixé à la page du livre, sur lequel vient se placer une tige de fer terminée en pointe d'aiguille. L'enfant n'a plus qu'à faire tourner le disque à l'aide d'une pointe de crayon, et le livre parle.

Deux nouveaux volumes sont parus dans la collection Maurice Parent, qui, pour un prix tout à fait modique, offre des textes spirituels et instructifs abondamment illustrés de dessins modernes charmants, aux coloris nuancés.

Grand Nord nous entraîne dans la forêt canadienne à la suite d'un petit renard aventureux, et nous tremblons devant tous les dangers que rencontre un couple de poissons jeunes mariés, *Au fond d'une rivière*.

Une bonne nouvelle qui réjouira le petit monde : deux rééditions attendues avec impatience : les *Gédéon* de Benjamin Rabier, et *Bécassine*.

En effet, les Editions Garnier ont repris les célèbres aventures du canard Gédéon, et même ils sortent un album inédit tiré des cartons laissés par Benjamin Rabier et qui s'intitule *un Bon Petit Cochon*. On y retrouvera, à côté d'Antoine le cochon, la cane Ernestine, mère de Gédéon, campée en quelques traits par un auteur inimitable : « C'était un de ces êtres charmants, trop rares, il est vrai, qui prennent plaisir à répandre le bonheur autour d'eux. » Bien entendu, le vilain chat Amilcar recevra pour toutes ses méchancetés une punition exemplaire : il sera trempé dans l'eau amidonnée et ses poils se hérisseront comiquement sur son dos. Notons encore un album de présentation très soignée, *Six Petits Canards en liberté*, où les neveux de Gédéon connaissent les pires mésaventures. Chez Gautier-Languereau, les célèbres albums de Bécassine reparaissent sous une couverture plus moderne, renfermant toujours les mêmes bêtises accumulées par l'optimiste Bécassine.

LE MONDE EN COULEURS

Le livre le plus riche qu'on ait jamais fait sur Paris...

PARIS

tel qu'on l'aime

25 écrivains dont : **JEAN COCTEAU ★ LOUIS CHÉRONNET ★ MAURICE GARÇON ★ R. HÉRON DE VILLEFOSSE ★ LÉO LARGUIER ★ PIERRE MAC ORLAN ★ ANDRÉ MAUROIS ★ FRANCIS DE MIOMANDRE ★ JEAN OBERLÉ ★ JACQUES PERRET ★ JULES ROMAINS ★ JEAN-LOUIS VAUDOYER, *l'ont écrit.***

25 artistes dont : **BEUVILLE ★ LUCIEN BOUCHER MICHEL CIRY ★ DIGNIMONT ★ FONTANAROSA GALANIS ★ GRAU-SALA ★ JOEL ★ JEAN OBERLÉ TOUCHAGUES, *l'ont illustré.***

...à la portée de tous : 950 francs

512 pages. Plus de 400 illustrations originales en couleurs

Déjà parus dans la Collection : ***LA FRANCE - LA GRANDE-BRETAGNE - LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE - LA SUISSE LE BENELUX - L'ITALIE.***

A paraître prochainement : ***LE PORTUGAL - L'ESPAGNE LES PROVINCES FRANÇAISES - L'UNION FRANÇAISE.***

ÉDITIONS ODÉ ★ PARIS

LES DEUX PLUS GRANDS SUCCÈS DE L'ANNÉE

CLOSTERMANN

LE GRAND CIRQUE

Souvenirs d'un pilote de chasse français dans la R.A.F.

LES CARNETS DE MOUCHOTTE

Le commandant "René" du groupe Alsace

Chaque volume : broché **350** fr. - relié **750** fr.

FLAMMARION

Ce sympathique petit nègre est le nouveau personnage créé par A.-E. Kennedy, dont nous connaissions déjà l'ours Teddy dans la même collection (F. Nathan). Le texte, à très gros caractères, est d'une lecture facile, et les personnages jouets ont toujours un gros succès auprès du public enfantin.

C'est aux tout-petits que s'adressent « les Editions de Marly » (librairie Plon) avec les albums indéchirables de la collection « Regarde », dont le dernier volume s'intitule *les Enfants à travers le monde*. Sur les grandes images aux couleurs fraîches des enfants de toutes les races du globe se livrent à leurs occupations favorites. Les débutants en lecture pourront déchiffrer facilement les gros caractères des albums d'Annette Michel qui content les aventures de la jeune Nicolette et de son ami Caneton. Avec tous les animaux de la ferme, ils feront la connaissance d'un nouveau personnage blond et joufflu : « le Petit Frère de Nicolette. »

De la même librairie, *les Albums Camo* rappellent aux mamans leurs jeunes années, lorsque, tout comme Miquette, elles portaient de ravissants chapeaux cloche et des robes à volants. Les petits aiment encore ces images d'un autre temps qui n'ont rien perdu de leur fraîcheur, et les mésaventures de Miquette et Polo sont toujours d'actualité.

Les Editions A. P. s'en tiennent aux « classiques » avec les contes de Perrault, de Grim et d'Andersen et les fables de La Fontaine, dans la « Collection Rouge et Bleue » (grands albums illustrés en couleurs), qui réédite également les *Bons Enfants*, de la comtesse de Ségur.

Dans la collection de livres de bibliothèque « Rouge et Or », qui s'adresse aux plus grands, nous retrouvons toujours avec plaisir, *le Robinson suisse*, de R. Wyss, *le Dernier des Mohicans*, de F. Cooper, *la Mare au diable, la Petite Fadette*, de G. Sand, *Graziella*, d'A. de Lamartine, *Colomba*, de P. Mérimée, ainsi qu'une adaptation des *Aventures d'Arthur Gordon Rym de Nantucket*, d'Edgar Poe.

Chez Nelson, les *Histoires à dormir debout*, d'Henri Kubnick, justifient aimablement leur titre.

Les Editions Prisma ont sorti pour les étrennes un très bel album en couleurs, *Gioglo*, adapté de Garretto, auteur et dessinateur italien. Il s'agit de l'émouvante histoire d'un petit phoque sentimental qui quitte un beau jour le grand cirque Térésina, dont il était la première vedette, et va retrouver ses frères au pôle Nord. Après bien des désillusions, il regrette sa vie d'autrefois et c'est avec joie qu'il retourne vers ses anciens compagnons. Avec son nouvel ami, le petit phoque Loulou, il fait une rentrée triomphale sur la piste du cirque, sous l'œil attendri de ses chers parents. De très belles illustrations aux teintes délicatement nuancées et une impression particulièrement soignée contribuent à faire de ce livre une réalisation remarquable.

Une mention particulière doit être accordée à *l'Histoire sainte en récits et images*, de C.-M. Foy, que publie la librairie Hatier. Un habile résumé, la présentation typographique originale et surtout l'humour délicat d'excellents dessins permettront à de très jeunes lecteurs d'apprécier les passages essentiels de l'Ancien Testament.

La librairie Hachette présente un nouveau Bambi dans la collection « Hop-là ! » Les images articulées s'animent à l'aide d'une tirette, les dessins et les couleurs sont particulièrement soignés, et une reliure originale avec attaches en plastique achève cette belle présentation.

Et voici le dernier chef-d'œuvre de Laurent de Brunhoff : *Pique-nique chez Babar*, où l'on retrouve toute la famille éléphant dans des aventures inattendues qui donnent lieu à ces charmantes illustrations que l'on contemple toujours sans se lasser : la danse des sauvages, la chasse au sanglier, l'orage et surtout l'inondation de Célesteville, où les placides éléphants se promènent en bateau. Un magnifique cadeau attendu avec impatience.

La collection « Jeunes de France » de chez Dumas, publie les deux premiers volumes d'une histoire en quatre épisodes qui nous fait suivre les tribulations d'une famille de saltimbanques dont les différents personnages attirent toute la sympathie des lecteurs.

COURRIER MUSICAL

Semaine de grands virtuoses que cette série de fêtes musicales auxquelles nous venons d'assister ! Je crains fort qu'elle ne vide d'un coup le tiroir aux épithètes élogieuses, mais il est si agréable, quand les circonstances l'imposent, de faire appel à la louange... L'étincelant pianiste brésilien Arnaldo Estrella a donné un récital où il s'est montré admirable traducteur de la musique contemporaine de France, d'Espagne et d'Amérique latine plutôt qu'interprète éloquent des romantiques (cela étant une préférence et non un reproche). Pas de difficulté qui résiste à sa merveilleuse vélocité ; et quel champion du rythme ! André Segovia a chanté à sa guitare, de Bach à l'Espagne, toutes les poésies, toutes les mélodies, toutes les couleurs -et tous les timbres. Le grave sonne comme un violoncelle, le médium, comme un hautbois, l'aigu, comme une flûte ou une cornemuse, et le tout fait de l'orchestre et de la polyphonie ; cela tient de la magie, mais chacun sait que Segovia est un peu sorcier... Enfin, nous avons retrouvé le cher et grand Jacques Thibaud, notre pur mozartien, qui a donné les trois concertos, *la, sol, ré*, devant une salle vibrante et joyeuse de le revoir, mais bientôt prise par l'émotion, le charme et la tendresse que cet enchanteur des sonorités moelleuses, de la délicatesse et de l'élégance sait donner à Mozart, sa vraie patrie musicale, dont il connaît toute la noblesse, les traditions et le style. Et que de compliments à adresser aussi à Cluytens et à l'orchestre du Conservatoire pour la transparence et la souplesse rythmique de l'exécution ! Au milieu de tant de gloires j'ai aperçu se lever, comme une étoile naissante, la très jeune pianiste Evelyne Chaufour, à qui son premier récital, brillant, plein de maîtrise et de sûreté, permet d'espérer une carrière de grande soliste.

Ils sont revenus ceux qu'on avait surnommés « les Poètes de la danse ». Apparus autrefois comme des chevaliers en armes contre le ballet sans art ni musique dont se mourait la chorégraphie classique, les Sakharoff tentaient de faire à eux seuls de l'art et de la musique. Il est certaines musiques interdites à la danse ; les *Nocturnes* de Fauré me semblent la zone défendue ; le beau talent de Françoise Landowski m'y dispense une part suffisante de tendresse et de rêve. Quant au « Green » Verlaine-Debussy ou à l'*Ave Maria* de Schubert, la bacchante blanche et rousse ou le Fra Angelico me paraissent un surplus dans cette combinaison harmonieuse de déclamation vocale et d'accompagnement qu'on appelle une mélodie. Des autres chorégraphies, je pense que la description musicale ainsi prise à la lettre — outre les dangers qu'elle comporte avec les possibles erreurs ou l'arbitraire de l'interprétation — a trop de limites ; de plus la rythmique des Sakharoff est exceptionnellement lente ; leur danse — plainte, extase ou prière — est un perpétuel *adagio* ; jamais d'*allegro* ni de *scherzo*, humour ou bondissement de joie.

Clotilde et Alexandre Sakharoff n'en restent pas moins deux artistes convaincus, sensibles, inspirés, musiciens de corps et d'esprit...

L. Maurice-Amour.

POUR LES AUTRES...

René Chambe : *Histoire de l'aviation* (Flammarion, édit.).

Voilà un magnifique ouvrage qui, depuis les temps les plus lointains jusqu'aux plus récentes découvertes, retrace les efforts de l'homme pour devenir oiseau. L'auteur, le général Chambe, ancien directeur de l'école de l'Air, était particulièrement qualifié pour écrire cette histoire, on pourrait dire cette épopée. Pilote, technicien, entré dans l'aviation en 1914, ayant pris part aux deux guerres mondiales, puis en 1942 ayant repris les armes en Afrique pour combattre de nouveau jusqu'à la victoire, il est aussi un littérateur dont les livres, consacrés à l'aviation, à ses fastes et à ses douleurs, ont conquis déjà un vaste public. L'histoire de l'aviation qu'il donne aujourd'hui est aussi exacte que vivante. Elle est le plus bel hommage aux héros qui ont fondé une chevalerie nouvelle. En même temps elle expose les efforts persévérants qui ont permis les immenses progrès techniques réalisés.

Ajoutons que ce livre est illustré d'une façon aussi abondante qu'heureuse. Il comprend en effet huit cents héliogravures et douze planches en couleurs, reproductions d'aquarelles de Lengellet et Brenet, à qui l'on doit aussi la belle inspiration de la couverture.

En pays singulier... nous conduit notre ami Yves Gandon, décidément en veine de fantaisie. Les cinq nouvelles qu'il a réunies sous ce titre (1 vol., Henri Lefebvre, édit.) nous transportent au domaine du rêve et de la fantasmagorie. Mais si les pauvres songes humains, œuvre du seul subconscient, sont vides de toute substance, ceux que nous offre l'imagination, très consciente, d'Yves Gandon comportent un symbole moral qui les transforme par la grâce de son style en contes merveilleux... à l'usage des grandes personnes.

Qui refuserait de s'évader quelques heures en compagnie d'un si brillant conteur ?

Les Grandes Œuvres politiques, de Machiavel à nos jours (A. Colin).

Une étude de Jean-Jacques Chevalier, « approfondie — précise la lettre préface d'André Siegfried — à l'occasion d'un cours à l'Ecole libre des sciences politiques », qui apporte aux spécialistes comme au grand public cultivé, avec un recueil de textes essentiels, un examen lucide des textes politiques indispensables à l'intelligence de l'histoire. L'auteur y affirme sa foi dans la révolte de l'Esprit contre un nouveau machiavélisme « qu'il se réclame de la classe, de la race ou de l'état-nation ».

Industrialisation et Technocratie (A. Colin).

Sous ce titre Georges Gurvitch rend fidèlement compte des travaux de la première « Semaine internationale » du Centre d'études sociologiques, dont il assure la direction. On a découvert des moyens techniques foudroyants de domination et de destruction. Quel est aujourd'hui le rôle des techniciens, détenteurs non seulement des secrets de l'énergie atomique, d'armes et d'avions de plus en plus perfectionnés, mais aussi d'instruments de propagande puissants, tels que la radio et la télévision ?

Des choses ou de l'homme, qui l'emportera ? Georges Gurvitch rapporte, outre ses propres réponses, celles de spécialistes tels que MM. Byé, Emmanuel Mounier, Henri Lefebvre et des professeurs américains Everett C. Hughes et britannique Harold I. Laski, qui tous gardent confiance dans la volonté des hommes de défendre leur indépendance contre la « dictature de la machine ».

J. Gauthier : *l'Indochine au travail dans la paix française* (Eyrolles).

Ce volume remarquablement documenté a pour auteur un ingénieur principal des Travaux publics de l'Indochine. Son texte met bien en lumière les nombreuses réalisations françaises sur cette terre d'Extrême-Orient. Cartes, statistiques et photographies ajoutent à sa clarté et à son agrément.

Paul Mousset : *les Echanges légers* (Grasset).

Dans ce cadre des mers du Sud qui lui est familier, Paul Mousset a situé un roman à la fois d'analyse et d'aventures où il campe avec vigueur un type d'aventurier violent et rusé. Sa rencontre avec une jeune veuve devrait être sans prolongement, car sa partenaire et lui-même n'envisagent dans l'amour que des « échanges légers » et qui ne lient pas durablement. Mais les choses tourneront autrement qu'ils ne l'avaient pensé l'un et l'autre, et le roman s'achève sur un dénouement dont l'imprécision est pleine de poésie.

Léon Lemonnier : *Histoire du Canada français* (Hachette.

Dans ce livre M. Léon Lemonnier conte l'histoire du Canada — connu dès la fin du XV[e] siècle — depuis que Jacques Cartier en prit possession en 1534. Il en fait revivre les étapes, où sont liés les noms d'explorateurs, de missionnaires, d'administrateurs français. Il étudie ensuite le développement du pays, passé à l'Angleterre après la défaite glorieuse de Montcalm, et montre comment, tout en acceptant le régime britannique qui leur assure la sécurité matérielle et la liberté de leur langue et de leur religion, les Canadiens sont demeurés sentimentalement attachés à la France en même temps que s'affirmait chez eux un particularisme qu'on peut appeler le patriotisme canadien.

Bernard Nabonne : *Joseph Bonaparte, le roi philosophe* (Hachette).

Déjà auteur d'un livre fort intéressant sur Pauline Bonaparte, M. Bernard Nabonne donne aujourd'hui une plaisante biographie de Joseph, grand électeur de l'Empire, roi de Naples, puis roi d'Espagne. Réfugié en Amérique quand la fortune eut changé de camp, il y fut le grand propagandiste de la légende napoléonienne. L'historien s'attache à mettre en relief les qualités de cœur et d'esprit de Joseph, dont son frère aurait eu profit à mieux écouter les conseils. Il attirait la sympathie et il fut « le sage de la famille ».

L'ANNUAIRE DU COLLECTIONNEUR

Notre collaborateur Francis Spar a pris l'initiative de cette publication, qui répond à un besoin indiscutable. Elle réunit en un seul ouvrage les différentes spécialités qui composent le marché artistique. Les commissaires-priseurs, comprenant l'intérêt de cet annuaire, ont accordé à M. Spar les facilités nécessaires pour mener à bien son entreprise. Grâce aux multiples renseignements qu'il contient, complétés par des photographies, des documents inédits, l'*Annuaire du collectionneur* apporte une utile contribution à l'histoire de l'art et de la curiosité.

CALENDRIER DES CONCERTS

THÉATRE DU PALAIS DE CHAILLOT
du 20 Décembre au 11 Janvier
KATHERINE
DUNHAM
Location ouverte - Places de 100 à 550.

VICENTE ESCUDERO A PARIS

Escudéro, silhouette rugueuse, visage taillé dans un nœud de bois dur. Escudéro, gitan de Valladolid, personnage qui, en Espagne, se confondrait avec le paysage dévoré de lumière, indiscernable. Il n'est plus de parois de théâtre autour de lui, mais un beau désert libre. Il est revenu apporter le dépouillement, l'aridité de sa danse. Et l'on s'aperçoit vite que celle-ci, par le geste le plus nu, le plus aigu est conquête et domination. Cela n'a rien à voir avec les envoûtements chauds et bruyants du Sud. C'est nu et pur. Même la séduction des « Goyescas » ou de « Sévilla » naît de l'intelligence et de la volonté. Et ce vouloir farouche se cache sous un incroyable détachement, sous une désinvolture inouïe. Ainsi ce « Zapatéado » fait des glissements longs du pied prolongeant le silence, des courbes de bras contrariées avec les rythmes des pas et les sons divers des talons, des bruits d'ongles heurtés à faire croire qu'il est des guitares alors qu'Escudéro danse ses rythmes sans musique.

Il est un paradoxe ici qui crée le prodige : « Ne rien dire » devient tout un langage. Suggestion poussée au paroxysme.

Les mains immenses écartent l'effroi, pleurent, appellent, deviennent incantation pure, et l'on ressent la nostalgie profonde des tribus transhumantes de l'Inde...

MARTINE CADIEU.

LES SPECTACLES

ATHÉNÉE — LOUIS JOUVET

POUR 30 REPRÉSENTATIONS

KNOCK

de JULES ROMAINS

LOUIS JOUVET - PIERRE RENOIR

LOCATION OUVERTE DE 11 à 18 h.

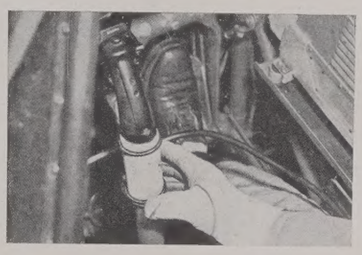
PALAIS-ROYAL

LES SURPRISES D'UNE NUIT DE NOCES

SOYEZ PILOTE EN TROIS HEURES

Les services d'entraînement de l'aviation navale américaine expérimentent actuellement un petit appareil destiné à faciliter les leçons de pilotage. Grâce au nouveau dispositif très simple, l'instructeur n'est plus obligé de hurler ses ordres par-dessus le sifflement du vent et le vacarme du moteur ; il se contente de pousser l'un des quatre boutons placés à portée de sa main et reliés au casque qui enserre la tête de l'élève pilote.

Ce casque est muni de quatre *vibreurs*, correspondant aux boutons, qui fournissent chacun une vibration différente : un au-dessus de chaque oreille, un autre sur le front, le dernier sur la nuque. A chacun, l'élève doit répondre en poussant le « manche à balai » à droite, à gauche, en avant, en arrière.



L'emplacement des vibreurs a été calculé pour provoquer un *réflexe* analogue à celui que déclenche le marteau de caoutchouc dont les médecins frappent le genou de leurs patients, et l'élève répond aux indications de l'instructeur de façon quasi automatique.

Les premiers résultats obtenus sont particulièrement remarquables. Un jeune étudiant aveugle qui n'était jamais monté dans un avion a pu effectuer, après dix minutes d'entraînement, un décollage, un tour de terrain et un atterrissage parfait. Deux autres élèves sont parvenus à piloter seuls au bout de trois heures de vol.

C. T.

MÉDECINS, MÉDECINES, MALADES
Chirurgie et psychiatrie

Les grands initiateurs de la chirurgie du cerveau en France ont été de Martel et Clovis Vincent. Elle s'est surtout développée grâce aux travaux américains. C'était essentiellement une chirurgie des tumeurs.

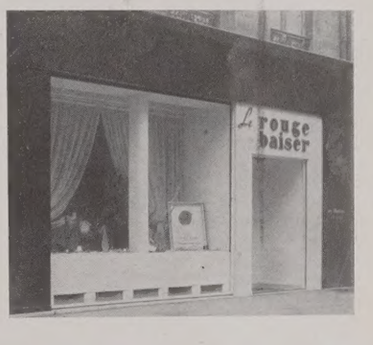
Dans les dernières années, un aspect inattendu de la chirurgie du cerveau nous a été révélé : le chirurgien traite maintenant les maladies mentales ; son intervention s'applique à des troubles du caractère, à des troubles de l'affectivité, essentiellement à des affections dont la conclusion était jusqu'ici la démence et la mort. Les interventions qui ont été proposées portent des noms divers : lobotomie et topectomie sont les plus employées : il s'agit de section de fibres nerveuses définies, plus particulièrement dans la partie antérieure et inférieure du cerveau, ou encore de destructions limitées de la substance nerveuse de ces régions. Ces interventions apparaissent comme moins graves au point de vue vital que celles qu'on entreprend pour extirper les tumeurs du cerveau ; elles sont plus courtes, moins destructives, on n'ose pas écrire : plus faciles. Les faits acquis montrent que des malades qui semblaient échouer définitivement à l'asile sans autre espoir qu'une lente désagrégation de la conscience, peuvent reprendre une activité sociale normale. C'est tout à la gloire de la chirurgie, mais aussi un argument pour montrer tout ce que le support organique et matériel a d'importance dans le psychique et le mental, dans le spirituel. On a avancé que de telles interventions chirurgicales expliqueraient le comportement d'individus aujourd'hui partisans audacieux et volontaires, plus tard témoins allant jusqu'à s'accuser eux-mêmes, et même, dit-on, contre l'évidence. Nous devons dire que rien dans l'examen des malades opérés pour des indications psychiatriques précises ne permet de constater une pareille transformation de la personnalité, et ce problème reste entier.

LES LUTHIERS FÊTENT LEUR PATRONNE

Le groupe des luthiers et archetiers d'art que préside M. Emile Français, luthier du Conservatoire, a célébré la fête de sainte Cécile, la patronne des luthiers. Une messe, accompagnée d'un fort beau programme musical, a été dite à cette occasion en la chapelle Saint-André-d'Antin. Profitant de la venue à Paris de plusieurs confrères étrangers, les luthiers et archetiers d'art ont jeté les bases d'une Union internationale où seraient débattues les questions concernant leur profession.

INAUGURATION

Le *Rouge Baiser* vient d'installer un magasin d'exposition faubourg Saint-Honoré, dans la grande voie du commerce de luxe. L'inauguration a donné lieu à un fort élégant cocktail. Entouré du personnel de la direction de ses établissements et de M. Philippe Fierens, son chef de publicité, M. Paul Baudecroux, créateur du fameux rouge à lèvres, recevait, avec Mme Baudecroux, les très nombreuses personnalités du Tout-Paris qui se pressaient à cette réception.



tout ce que les **HOMMES**
se disent entre eux sur une **FEMME**
"NUIT DES HOMMES", à l'ATELIER

CCC COMPTOIR COMMERCIAL CAOUTCHOUC

35 à 41 Bd Haussmann Paris

C.C.C.

Imperméables Gabardines Popelines imperméabilisées

HOTELS et VILLÉGIATURES

ZERMATT SUISSE 1.620 m. " à une nuit de Paris "

SCHWEIZERHOF-BELLEVUE
Maisons de vieille réputation. Les plus ensoleillées. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 j. tout cpr. dep. 147. Dir. Zimmermann.

HOTEL PERREN ZERMATT
Face au Cervin, moderne, ensoleillé, cuisine excellente. Forfait à partir de Fr.s. 126 par semaine.

HOTEL DOM. Le petit hôtel préféré. Situation magnifique. Construction récente. Confort, ambiance, et cuisine renommée. Prix forfaitaires par semaine : Francs suisses 112 à 140.

HOTEL ALPINA ZERMATT
Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de Francs suisses : 112 par semaine.

Tulipe Perroquet à pétales déchiquetés

fleurs de printemps

L'Etablissement horticole **LEON PIN** vous conseille de planter actuellement son colis « FLEURS DE PRINTEMPS ». Cet assortiment, qui contient les plus jolies espèces connues, vous permettra d'obtenir une floraison extrêmement brillante dès les premiers beaux jours.

Les ognons qui le composent peuvent également être cultivés en appartement, comme sur les fenêtres, balcons, etc... Ils ne craignent pas les gelées.

En pratiquant la culture chinoise sur cailloux, décrite dans la notice jointe à l'envoi, et qui ne présente aucune difficulté, il est possible d'obtenir pour **Noël** et le **Jour de l'An** de magnifiques coupes de narcisses **fleuris et parfumés.**

Ce colis contient :

5 anémones tubéreuses variées ;
5 glaieuls vivaces variés ;
3 jacinthes odorantes à grandes fleurs, en trois coloris (blanc, bleu, rose) ;
10 tulipes des Fleuristes de tout coloris ;
2 tulipes Perroquet à pétales déchiquetés ;
10 narcisses odorants, spéciaux pour culture chinoise;
5 renoncules de France variées.

Ce colis est offert au prix exceptionnel de **590** francs, franco à domicile.

COLIS ROSIERS A SPECIAL « LES DIX PLUS BELLES ROSES »

Choix extra des dix plus belles variétés modernes de roses de toutes couleurs, qui fleuriront abondamment dès la première année, de mai à novembre.

Chaque colis comprend un rosier nouveau **AMI LEON PIN**, rose chamois teinté ocre. Ce rosier a obtenu la médaille d'or aux expositions de PARIS et de LIMOGES ; il donne les plus grosses fleurs connues.

Livrable de suite, le colis **A SPECIAL** est offert au prix particulièrement avantageux de **985** francs, franco à domicile.

Une notice illustrée sur les roses est jointe gratuitement.

Paiement par mandat poste ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais en plus 45 fr.).

Aux commandes de plusieurs colis, nous ajoutons gratuitement un Lis tigré de Chine, à belles fleurs rouge orangé ponctué de noir, pour faire bénéficier nos clients de l'économie réalisée sur l'emballage.

ETABLISSEMENT HORTICOLE LEON PIN
Saint-Genis-Laval, près **Lyon** (Rhône) - France
Compte Postal : 918-45 LYON 72

SPORTS D'HIVER ET SOLEIL EN

AUTRICHE

Les vacances d'hiver les moins chères par nouveau « schilling touriste », BONS HOTELS, BONNE CHÈRE, TÉLÉFÉRIQUES ET MONTE-PENTES, PLAISIRS D'HIVER ET CURE RADIOACTIVE A

BAD GASTEIN

Renseign. aux Agences de voyages ou à
L'OFFICE NATIONAL AUTRICHIEN DU TOURISME
12, r. de Castiglione, PARIS. OPÉ. 93-82

Oncle John
VOUS INVITE A JOUER A

L'AUTOROUTE
"THE FUNNY ROAD"
un jeu nouveau passionnant... pour les grands et les jeunes !...

Médaille d'argent au Concours Lépine 1949. En vente dans les magasins de jouets-sports ou aux Éditions Ed. Dujardin, 63, b. de la Plage, Arcachon.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

UN CADEAU TOUJOURS UTILE

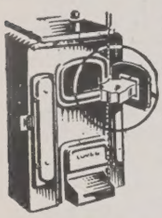
Pour les repas et la lecture au lit, offrez la table universelle Cicam. Montée sur roues pivotantes caoutchoutées, cette table télescopique s'adapte à tous les modèles de lits.

Ses pieds chromés, son plateau inclinable en très bel acajou en font un meuble indispensable à votre intérieur.

Elle supprime l'emploi des plateaux mobiles incommodes et, pliée, se range n'importe où.

En vente Établissements Cicam, 80, quai de Clichy, Clichy. Tél. PER. 34-15.

ÉCONOMISEZ 25 à 35 % DE CHARBON



en adaptant sur vos chaudières de chauffage central l'économiseur Edco.

Quelques clients : Chemins de Fer du Nord, P.-L.-M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Recettes Perceptions de Paris, des milliers d'hôtels et maisons particulières, Paris et province.

Brochure gratuite sur demande.

Edco, Service 20,
216, rue de Rivoli, Paris (1er). OPÉ. 87-17
11, quai Saint-Clair, Lyon ;
18, bd Georges-Clemenceau, Marseille.

TOUTE LA 2 CV CITROËN

Après la 203 Peugeot, Dyna-Panhard, 4 CV Renault, Ford-Vedette, Talbot-Lago 26 CV, c'est la championne du monde d'économie et de popularité : la 2 CV Citroën, que la revue *l'Automobile* présente ce mois-ci avec une planche technique de tous les organes de cette remarquable petite voiture.

Le numéro, 50 francs chez votre marchand habituel ou, à défaut, envoi franco sur demande à *l'Automobile*, 6, rue de Milan, Paris (9e).

L'ÈRE ATOMIQUE

C'est, en effet, par l'apport d'un troisième atome à la molécule d'oxygène que les appareils Ozonair produisent électriquement l'ozone. Cet oxygène actif assainit l'air en détruisant les odeurs (cuisines, W.-C., tabac) et rend tonifiante l'atmosphère des appartements, bureaux, ateliers où sont utilisés les appareils Ozonair.

Cet atome pacifique (O 1) est une source de bien-être et d'énergie à la portée de tous ; grâce à lui les anémiés voient leur taux d'oxyhémoglobine croître jusqu'à la normale.

Utilisez donc Ozonair, qui procure à domicile l'air pur des montagnes, vous y gagnerez de l'appétit et un sommeil reposant. La période des fêtes approche : un « Ozonair » sera un cadeau précieux et utile, toujours le bienvenu.

Notice franco. Procédés Ozonair, 63, rue de Lancry, Paris. BOT. 24-10.

NE CRAIGNEZ PLUS DE TROP FUMER

Le fume-cigarette filtrant « Zeus » a fait ses preuves en Amérique, où des certificats de laboratoires officiels attestent qu'il est le seul à éliminer réellement 70 % de la nicotine.

Le filtre étant une cigarette ordinaire placée dans le corps du fume-cigarette et que l'on change après en avoir fumé 30 à 40 n'altère en aucune façon le goût du tabac.

La répercussion sur la santé et la satisfaction du fumeur est considérable.

On le trouve maintenant en France dans tous les bons bureaux de tabac ou, à défaut, écrire : Apex (FI), 26, rue de Bassano, Paris (16e).

Deux modèles : Standard à 330 francs. Luxe à 660 francs.

GARDEZ UN CORPS JEUNE

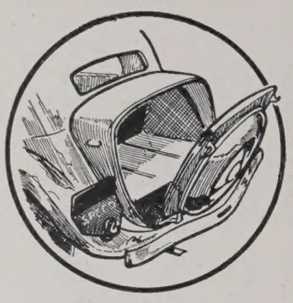
Un quart d'heure par jour d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction du ventre et des hanches,

affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle. Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, Adams Trainer est l'appareil d'exercice en chambre le plus complet, le plus pratique.

Renseignez-vous sans tarder, *gratuitement* vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse* en écrivant à Adams, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (FI).

Démonstration à Paris. Etablissements Rossi, 11, rue Molière (métro Palais-Royal).

SPÉCIALITÉS SPEED



L'équipement de qualité Speed est constitué par des accessoires de haute qualité qui amélioreront le confort et le rendement de votre voiture.

Pour la 4 CV Renault :

L'avance variable et la pipe d'admission, qui procurent un rendement amélioré de 15 %.

Pour la 11 CV Citroën :

La triangulation Speed, qui augmente la rigidité de l'avant de la voiture ;

La malle arrière, qui permet de doubler la capacité du coffre ;

Les roues en alliage spécial à haute résistance ;

Le silencieux Speed sans contre-pression ;

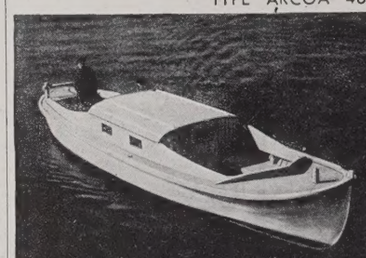
Le pare-chocs 1949 aux lignes élégantes et nouvelles.

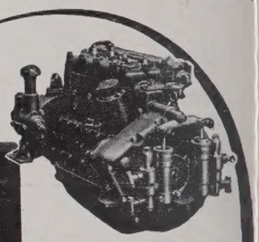
Et pour la Dyna-Panhard :

Sa dernière nouveauté : le chauffage qui permet d'avoir une température intérieure de plus de 15 degrés quand le thermomètre est à 0.

Pour tous renseignements : Établissements Brissonnet et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. MAI. 87-40.

La pinasse
COUACH
TYPE "ARCOA" 48





COUACH
ARCACHON - FRANCE

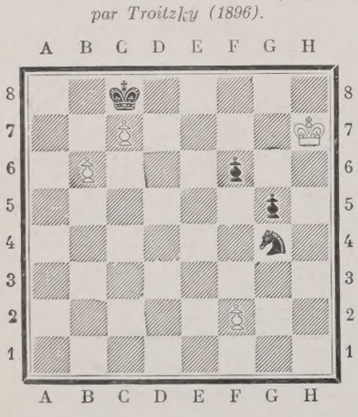
Pinasse équipée du moteur marin 15 CV Couach, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

COGNAC CROIZET
FONDÉE EN 1805

LES ÉCHECS (N° 64)

Solution de l'étude n° 65, par Troitzky (1896).



Les blancs jouent et font nulle.

1. Rh7-g6 ? perdrait ainsi : Cg4×f2. — 2. Rg6×f6, g5-g4. — 3. Ré5-f6, g4-g3. — 4. Ré5-d6, Cf2-d3. — 5. b6-b7† (5. Rd6-ç6, Cd3-b4†) 5... Rç8×b7. — 6. Rd6-d7, Cd3-é5†. — 7. Rd7-d8, Cé5-ç6† et Cç6-a7 gagne.

La solution est : 1. f2-f3 !, Cg4-é5. — 2. Rh7-g7, Cé5×f3 (la tentative de forcer le gain par 2. ..., f6-f5. — 3. Rg7-f6, g5-g4 ? tournerait mal pour les noirs car il suivrait 4. Rf6×é5 gagne. Exemples : 4. ..., g4×f3 ou g4-g3. — 5. Ré5-d6 menaçant de mat en deux coups par 6. Rd6-ç6 et 7. b6-b7 mat. Si 5. ..., Rç8-b7. — 6. Rd6-d7 et 7. ç7-ç8 : D† gagne). — 3. Rg7×f6, g5-g4. — 4. Rf6-f5, g4-g3. — 5. Rf5-g4, g3-g2. — 6. Rg4-h3 !, g2-g1 : D ou T (si 6. ..., g2-g1 : F. — 7. Rh3-g2 gagnant une pièce. Si 6. ..., g2-g1 : C†. — 7. Rh3-g2, Rç8-b7. — 8. Rg2-f2 nulle). — 7. b6-b7†, R×P. — 8. P : D†, R×D. — 9. pat.

Championnat de France 1949.
Besançon, du 2 au 11 septembre.

Classement final : 1er Hugot, 6 points et demi, champion de France 1949 ; 2es *ex-æquo* Daniel, Boutteville, 6 points chacun ; 4e Catozi, 5 points ; 5es *ex-æquo* Gibaud, Pinson, 4 points et demi chacun ; 7e Keiling, 4 points ; 8e Nora, 3 points et demi ; 9e Mme Chaudé, 3 points ; 10e Fredouille, 2 points.

Voici la partie qui décida de la première place. Elle se joua à la dernière ronde, le 10 septembre.

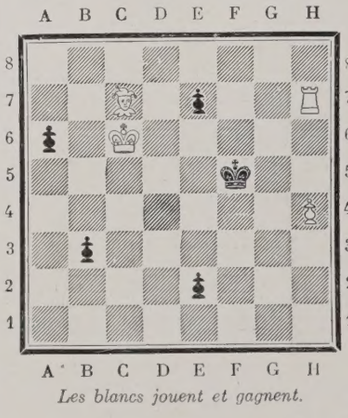
Blancs : Hugot.	Noirs : Boutteville. (ex-champion de France)

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, é7-é6. — 3. Cb1-ç3, d7-d5. — 4. Cg1-f3, Ff8-é7. — 5. é2-é3, 00. — 6. b2-b3, ç7-ç5. — 7. Fç1-b2, ç5×d4. — 8. Cf3×d4, a7-a6. — 9. ç4×d5, Cf6×d5. — 10. Ff1-d3, Fé7-b4. — 11. Cd4-é2, Cb8-ç6. — 12. 00, Cd5×ç3. — 13. Cé2×ç3, Rg8-h8. — 14. Dd1-é2, Dd8-h4. — 15. Ta1-ç1, Fç8-d7. — 16. Cç3-a4, Fb4-d6. — 17. g2-g3, Dh4-h6. — 18. Ca4-b6, Ta8-d8. — 19. Cb6×d7, Td8×d7. — 20. Fd3×a6, Cç6-é5. — 21. Fa6-b5, Td7-d8. — 22. Tf1-d1, f7-f6. — 23. Rg1-g2, Dh6-g6. — 24. Td1-d4, Cé5-f7. — 25. Td4-g4, Dg6-h6. — 26. Fb5-d3, g7-g5. — 27. h2-h4, Dh6-g7. — 28. h4×g5, Cf7-é5. — 29. Tç1-h1, Cé5×d3. — 30. g5×f6, Dg7-f7. — 31. Tg4-g7, Df7-g8. — 32. Dé2×d3. Les noirs abandonnent.

La Finlande compte des compositeurs d'études artistiques de grand talent, parmi lesquels je place personnellement Visa Kivi au premier rang.

Voici une belle étude de cet auteur, où la pointe succède à la pointe, jusqu'au coup d'estoc final, dont le roi noir ne se relèvera pas.

Etude n° 66, par Visa Kivi.
2e prix, Tidskrift för Schack, 1945.



Les blancs jouent et gagnent.

La tour et le fou vont coordonner leurs efforts avec une richesse inattendue de ressources pour mettre à la raison les dangereux pions noirs.

André Chéron.

PHILATÉLIE

UNE NOUVELLE SÉRIE DE MONACO

La Croix-Rouge monégasque a été fondée en mars 1948. La première série de timbres émise au profit de cet organisme va paraître prochainement à la suite d'une souscription ouverte jusqu'au 20 décembre.

La série se compose de quatre vignettes de petit format : 10+5 fr. lilas et 40+5 fr. vert (effigie de la princesse Charlotte), 15+5 fr. rouge et 25+5 fr. bleu (prince Rainier III). Le prix total est de 110 fr. et paraît modique. Mais en réalité, pour obtenir une vente plus importance, l'Office des émissions fait imprimer cette émission sous la forme d'un *feuillet* comprenant, en quatre blocs, quatre séries séparées par des croix rouges, les armes de Monaco et la légende « Croix-Rouge monégasque, 1949 ».

En outre, les feuillets seront émis dentelés et non dentelés.

J. Bellay.

POUR LES FÊTES DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN, OFFREZ DES TIMBRES-POSTE, DES CLASSEURS ET DES ALBUMS.
Vous trouverez tout cela aux meilleures conditions chez
G. RENON 52, Av. des Champs-Élysées, PARIS, G 1er-ies ÉLYSÉES - LA BOÉTIE, TÉL. : BAL. 58-20.
Envoi de nos listes d'occasions sur demande.
Achat aux plus hauts prix collections, timbres rares.